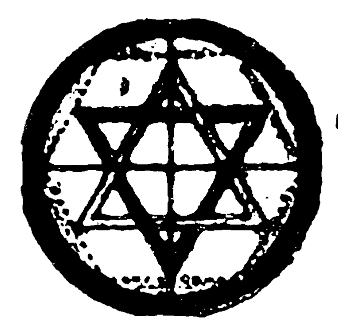
L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

79me VOLUME. — 22me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 8 (Mai 1908)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 816-09

Tout ce qui concerne l'Administration :
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES
doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement à la fin de chaque mois et compte déjà vingt années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des huit premières années sont absolument épuisées.)

CONGRÈS SPIRITUALISTE DE 1908

L'organisation du Congrès Spiritualiste se poursuit normalement.

Les frais matériels sont déjà presque entièrement couverts, et nul doute que tout ne soit en ordre le jour de l'ouverture.

Quant à l'organisation proprement dite du Congrès, elle est commencée sous les meilleurs auspices.

Le dimanche 17 mai les commissions préparatoires ont été nommées et chacune a reçu une tâche déterminée et distincte.

La commission de propagande, la commission de l'exposition rétrospective des instruments et souvenirs provenant des anciens maîtres, des Chartes et Diplômes délivrés par les formations françaises et les sociétés affiliées, ces commissions ont commencé leurs travaux.

Les noms des présidents d'honneur et des présidents effectifs du Congrès seront publiés dès l'ouverture.

Nous nous tenons à la disposition des délégués de province ou de nos amis de l'Étranger qui, comptant venir au Congrès, désireraient retenir des logements



à Paris. Il leur suffira d'écrire à la rédaction de l'*Initiation.*

Voici du reste le programme des séances, qui sera peu modifié dans le programme définitif devant être distribué le premier jour de réunion.

PROGRAMME DES SÉANCES ET DES TRAVAUX

DIMANCHE 7 JUIN, 10 HEURES DU MATIN

Grande salle des Palais des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, Paris.

Réception des délégués. Constitution des sections et des divers Bureaux. Distribution des cartes aux souscripteurs et aux auditeurs.

Communications diverses (de 11 heures à midi).

DIMANCHE, 2 HEURES APRÈS MIDI

Discours d'ouverture par Papus ;

Discours du secrétaire général : La propagande et les grandes sociétés ;

La presse spiritualiste ;

Communications diverses concernant la propagande, la littérature et le spiritualisme.

DIMANCHE SOIR, A 9 HEURES

Tenue blanche maçonnique au Temple du droit humain, 51, rue du Cardinal-Lemoine.

Tenue ouverte à tous les membres du Congrès.

Les Mart., les Fr. des rites spiritualistes et les FF. et les SS. des rites affiliés sont priés de se décorer.

L'Avenir de la maçonnerie. L'adaptation des sciences à l'Initiation maç. La Femme et la Maçonnerie mixte.

∴

LUNDI 8 JUIN, 9 HEURES DU MATIN

Grande salle des Sociétés savantes.

La Théorie occultiste et le Spiritualisme;

Le lendemain de la Mort, d'après les diverses Écoles (Invitation aux Théosophes).

Immortalisme et Psychisme. Utilité de l'Occultisme pour le progrès des Sciences. Communications diverses.

LUNDI, 2 HEURES APRÈS-MIDI

Le Sujet et le Médium. La Médiumnité et ses résultats. Les Sociétés d'études psychiques. Les Organisations d'études familiales. Formation des sujets. Formation et étude des médiums. Une séance bien conduite. Un Centre d'études bien organisé. Règles précises pour les études psychiques.

Le Christianisme ésotérique (*Président*: *A. Jounet*).

LUNDI, 9 HEURES DU SOIR

Grande séance de gala;

Expériences pratiques. Appareils enregistreurs. La Musique et ses effets psychiques. Le Cinématographe et ses adaptations occultes. Diverses pratiques et instruments enregistreurs. La Photographie et les faits psychiques.



MARDI 9 JUIN, 10 HEURES DU MATIN

L'Action sociale et les Sociétés spiritualistes. Le Spiritualisme scientifique seul salut des sociétés actuelles. Erreur de l'éducation matérialiste des sociétés. Les Ignorances et les Fautes de la maçonnerie en France. Constitution d'un centre spiritualiste international d'Etudes sociales. L'invisible dans le social et le culte familial.

MARDI 9 JUIN, APRÈS MIDI

Clôture du Congrès actif et vœux. Discours de clôture et constitution des sociétés futures. Fédération de forces spiritualistes. Délégués spiritualistes de toute École. Secrétariat international.

MARDI 9 JUIN, 8 H. 30 DU SOIR

Tenue Maç. spéciale réservée aux délégués des Rites étrangers et aux FF. des Rites espagnols, du Rite swédenborgien, du Rite mixte (ainsi qu'aux SS. de ce Rite et de l'Ordre martiniste munis chacun de leurs insignes.

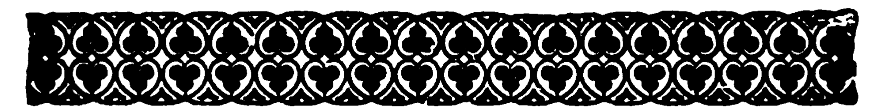
Discussion des vœux du Convent Maç. des Rites spiritualistes. Présidence du F. Teder.

MERCREDI 10 JUIN APRÈS MIDI.

Les membres du Congrès munis de leur carte seront conduits en excursion pour visiter les principaux monuments symboliques de Paris; l'étude des Portails de Notre-Dame de Paris et de la Tour Saint-Jacques sera spécialement détaillée.

PAPUS.





PARTIE EXOTÉRIQUE

LETTRE A UN DÉBUTANT

(Suite)

Mon cher Ami,

J'ai voulu vous parler d'abord dans mes lettres de tout ce qui pouvait vous aider à comprendre l'Astral, car bien évidemment, c'est là la base indispensable à connaître lorsqu'on veut demander à la Science traditionnelle des Noirs et des Rouges la solution des problèmes que ne peut donner encore la science de notre race. Je crois que vous devez en avoir maintenant une idée très juste et je suis certain que lorsque, au moment voulu, vous recevrez le don de clairvoyance, vous reconnaîtrez l'utilité de l'étude faite en commun.

Mais, à mesure que vous vous débarrassiez de vos idées fausses, à mesure que vous compreniez mieux les plans invisibles, les états subtils de la matière, les objections surgissaient nombreuses en votre esprit; le désir de faire des expériences personnelles, de tenter même la magie, naissait en vous.

Je consacrerai maintenant quelques lettres à répondre à ces objections, à bien vous faire comprendre la voie dans laquelle je désire vous entraîner, à bien vous faire voir pourquoi, sans vous dire de ne pas faire de magie, je vous conseille fortement de vous en abstenir.

Prenons une à une vos principales questions et objections, celles qui me permettront le mieux dev ous développer les idées directrices de notre groupement. Cela sera forcément un peu décousu, mais peu importe, si ces questions me donnent l'occasion d'une réponse claire. Je prends au hasard :

« J'ai souvent constaté, me dites-vous, que par le magnétisme personnel on pouvait influencer des per sonnes et que c'est un moyen de réussite. Dois-je donc cesser ces pratiques et qu'est-ce qui les remplacera ? »

A cela, mon cher ami, je répondrai que bien certainement si vous trouviez sur votre route un compétiteur, si un inconnu obtenait la place désirée par vous, vous n'iriez pas l'attendre au coin de la rue pour lui tirer un coup de revolver dans la tête ? Pourquoi ? parce que vous sentez que vous n'avez pas le droit de priver un Etre de son organisme physique. Croyez-vous donc avoir le droit de le priver, par des moyens occultes, de sa raison, de son intelligence ? Avez-vous le droit d'agir sur son cerveau ? Pas davantage ; et puis connaissez-vous cet homme ? Savez-vous d'où il vient, où il va ? Peut-être la place sollicitée lui convient-elle beaucoup mieux qu'à vous : vous ne savez rien de tout cela ; par conséquent agir par

votre volonté dans de telles conditions équivaudrait à l'acte d'un fou. De plus, l'homme n'est pas seul ; ce qu'il appelle sa volonté personnelle ne lui appartient pas ; il ne peut pas la mettre en action sans influencer aussitôt un grand nombre d'Êtres invisibles, qu'il fait concourir à l'obtention d'un but égoïste et dont il cause la faute. S'il commet cette action basse de porter atteinte au libre arbitre d'un de ses frères, non seulement, il en sera responsable, mais il devra répondre aussi de tous les êtres qu'il aura employés consciemment ou inconsciemment à un acte mauvais.

« Si je m'abstiens, dites-vous encore, qu'est-ce qui pourra remplacer, pour moi, les chances de réussite ? »

De deux choses l'une, ou vous vous sentez appelé à sortir de la sphère d'attraction du Prince de ce Monde, ou vous voulez au contraire lui obéir. Comme je sais que sincèrement vous avez résolu d'être un occultiste sincère, un soldat de la Vérité, je vous dirai que vous avez dans l'Invisible *des amis*, que les amis savent très bien ce qu'il vous faut, et qu'ils vous feront trouver le centre, le milieu qui sera le plus favorable à votre développement moral et spirituel. En admettant même que vous ayez acquis le pouvoir de commander en Maître aux Hommes, vos guides sauront vous débrouiller dans la vie bien mieux que vous, et remplaceront très avantageusement, croyez-le, votre *magnétisme personnel*. Je sais du reste que votre cœur n'est pour rien dans cette objection de votre cerveau.

Répondez-moi toujours exactement et sincèrement, ne me cachez rien de vos doutes et vous verrez que le ciel viendra à votre aide.

A vous,

G. PHANEG.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

PHÉNOMÈNES INEXPLIQUÉS

QUAND COMPRENDRONS-NOUS QUE NOUS NE POUVONS TOUT COMPRENDRE ?

Le progrès est assez lent dans l'humanité terrestre. Le système de Copernic était enseigné par Aristarque de Samos, en l'an 280 avant Jésus-Christ. Les savants de cette époque n'en voulaient à aucun prix, et, quatre cents ans après, Ptolémée, continuant la tradition classique, traitait cette hypothèse de « parfaitement ridicule ». Ainsi pensaient encore, au dix-septième siècle de notre ère, les juges de Galilée. Aujourd'hui, tout le monde a fini par admettre et par comprendre que la Terre n'est pas au centre de l'univers et qu'elle gravite autour du Soleil, en compagnie des autres planètes, ses sœurs, emportée à travers les abîmes insondables de l'immensité infinie.

L'astronomie n'est pas la seule science qui puisse être appelée en témoignage de la lenteur du progrès. Les problèmes psychiques nous offrent un exemple analogue. Il est juste d'ajouter qu'ils sont plus récemment posés à l'analyse scientifique positive et qu'ils



sont loin d'être résolus. Cependant, s'il est un chapitre de ce grand sujet qui soit définitivement écrit depuis longtemps, c'est celui du soulèvement des tables, contrairement à la loi de la pesanteur, par l'action d'une force inconnue, phénomène sur lequel le *Matin* vient d'appeler l'attention, et qui est en ce moment l'objet de discussions si nombreuses et si pittoresques.

*
* *

Il y a plus d'un demi-siècle, en 1853, le comte de Gasparin, ayant avec lui une douzaine d'expérimentateurs plutôt austères, a mis le fait en une telle évidence, que ces expériences auraient pu suffire pour trancher la question. On voit, dans ces séances d'études, une grande table de salle à manger, sur laquelle on avait entassé 75 kilogrammes de pierres, se soulever et se briser sous cette charge, balancée par ses mouvements. On voit des rotations s'opérer sans aucun contact, de la farine ayant été répandue par un soufflet et aucun doigt ne l'ayant effleurée, le tout expérimenté par un groupe d'amis, sans médium étranger et rétribué. Ces faits sont mis hors de doute également, l'année suivante, par Marc Thury, professeur de physique et d'astronomie à l'académie de Genève, mesurés à l'aide d'une table à bascule et de balances, toujours entre collègues de l'Université et sans médium salarié. Au cours de ces expériences, nous voyons un piano pesant 300 kilogrammes résonner et se soulever, tandis qu'il n'y avait auprès de lui qu'un enfant de onze ans, prenant une leçon,

médium sans le savoir. Longtemps après ces expériences, en 1869, les savants de la Société dialectique de Londres, éliminant aussi l'emploi de médiums professionnels, firent entre eux, au nombre d'une douzaine environ, dans leurs appartements, avec leurs meubles visités chaque fois, une série d'observations établissant les mouvements d'objets sans contact, l'altération des poids, des bruits frappés avec rythme, sans cause apparente. Le rapport est signé de l'électricien Cromwell Varley (qui a établi, en 1860, le premier câble transatlantique entre l'Europe et l'Amérique) et de plusieurs membres de la Société Royale de Londres. Quelques années après, le professeur Crookes, dont la compétence en expérimentation physique ne peut être mise en doute par personne, fit, à son tour, ses expériences, que tout le monde connaît, constatant, avec appareils enregistreurs, l'altération du poids des corps et prouvant le déplacement d'objets sans contact, des phénomènes de percussion opérés à distance, etc., etc. Ce sont là des faits connus, archiconnus. Ils ont été constatés par des centaines d'observations, vérifiés mille fois, contrôlés, photographiés. On peut voir dans mon ouvrage, *les Forces naturelles inconnues,* des photographies directes et sans retouche, à propos desquelles je suis parfaitement disposé à donner, moi aussi, un prix de cinq cents francs à celui qui pourra y découvrir un truc quelconque. Plusieurs de ces photographies ont été prises chez moi, et il n'y a pas moins de quarante ans que je suis ces phénomènes de très près. Il me semble que les hommes qui se sont donné

la peine d'observer suffisamment le sujet en litige ne peuvent pas ne pas avoir une conviction sur la lévitation des tables et autres objets lourds, la variation du poids des corps, les déplacements sans contact, les coups frappés sans choc apparent et répondant à des questions, etc. Cette conviction peut se résumer en deux points :

1° Les phénomènes sont certains.

2° Leur explication est impossible, dans l'état actuel de nos connaissances.

*
* *

L'esprit humain est ainsi fait que la seconde partie de cette affirmation semble détruire la première. Nous avons la naïveté de croire, en général, que nous pouvons et devons tout expliquer. Or, en fait, nous vivons en plein inconnu et n'expliquons rien du tout.

Voilà une tuile qui tombe d'un toit. « C'est bien simple, dit le physicien : c'est la pesanteur, c'est parce que la terre l'attire. »

Mais, qu'est-ce que la pesanteur, qu'est-ce que l'attraction de la terre? Personne n'en sait rien.

J'ai dans la main un aimant, je soulève une plaque de fer. C'est bien simple : c'est l'attraction. Mais en quoi consiste cette attraction ? Nul ne peut le dire.

Et non seulement nous voulons tout expliquer, sans rien savoir de l'essence des choses, mais encore nous avons la prétention de soumettre la nature à nos caprices. Si les facultés de telle ou telle personne ou de tel ou tel groupe ont le pouvoir d'alléger une

table et de la déplacer, nous déclarons ne vouloir l'admettre que si, au lieu de soulever une table, ces facultés soulèvent autre chose, une soupière, par exemple, une assiette, un couteau, en vertu de cet adage vulgaire : « Qui peut le plus peut le moins. »

Ce mode de raisonnement est à peu près le même que celui-ci : « Moi, monsieur, je ne crois pas aux marées de l'océan, et je n'ai pas le temps d'y aller voir. Il est bien plus simple de soulever l'eau du lac du bois de Boulogne que celle de l'Atlantique : montrez-moi ce soulèvement, et je croirai aux marées. »

La place nous manque pour entrer en d'autres détails ; mais, puisqu'on m'a fait l'honneur de me demander mon opinion, basée sur une longue expérience, mon devoir est de répondre que l'être humain n'est encore connu de personne, pas plus des physiologistes que des psychologues, et qu'il est doué de facultés psychiques et physiques encore presque complètement ignorées, dont l'investigation sera la gloire de la science future.

CAMILLE FLAMMARION.

(*Le Matin*,)



Une Découverte

La philologie a pour objet d'établir, si possible, les origines du langage humain.

Cherchant à savoir si l'antiquité possédait des sciences, une piste que j'ai crue intéressante m'a mené, après cinq ans de laborieuses études, aux résultats suivants :

La langue hébraïque est une langue artificielle, comparable en tous points à la notation chimique actuelle.

Tandis que cette dernière permet de représenter, pour tout initié de n'importe quelle langue, une substance quelconque de composition définie, la notation hébraïque permet de représenter, pour tout initié de n'importe quelle langue, tout objet, tout acte, toute pensée.

Elle se compose exclusivement de soixante-dix éléments figuratifs, dont j'ai pu reconstituer le sens exact.

Ces soixante-dix éléments sont décrits dans le Pentateuque sous forme de soixante-dix personnages mis en scène, et dont les noms, autant que leur histoire, définissent le rôle.

Tout le système est basé sur les trois règles suivantes :

A. — Chaque mot doit se composer, au maximum, de trois signes figuratifs jouant le rôle de consonnes. Par suite, il y a trois places dans chaque mot :

1° Un signe directeur ;

2° Son objectif ;

3° Le point de vue... qui permet de déterminer l'acte, l'objet ou l'idée résultant entre les deux facteurs mis en scène.

B. — Les vingt-trois figures de l'alphabet hébreu représentent chacune trois objets, différents suivant la place qu'ils occupent dans le mot. Ce qui donnerait un total de soixante-neuf objets.

Une des vingt-trois figures n'est employée qu'à la première et à la deuxième place ; ce qui ramènerait à soixante-huit le nombre des éléments constitutifs.

Mais deux figures, — sous les apparences d'un *droit d'aînesse* — ont chacune un sens supplémentaire ; total, *soixante-dix éléments.*

C. — Les voyelles servent exclusivement de règle de lecture, c'est-à-dire que, tout en permettant la prononciation des signes consonnes, elles indiquent au traducteur les relations existantes entre les signes et l'ordre d'interprétation.

Le tout est caché dans les généalogies qui semblent énumérer des noms propres de personnages.

RÉSULTATS

La Bible hébraïque, véritable trésor légué par nos

lointains aïeux, n'a pu être comprise jusqu'à ce jour ; pas plus que n'aurait pu l'être un traité d'électricité dans lequel personne n'aurait su ce que sont et quel rôle jouent en réalité, les Volts, Ampères, Watts, Dynamos, Shunts, Rhéostats, Champs magnétiques, etc...

Les mots techniques étant traduits d'après leur origine cryptographique, le sens obtenu devient réellement déconcertant.

En effet :

1° Les vingt-quatre livres de la Bible hébraïque ne sont pas des livres religieux. Leurs auteurs leur en ont donné simplement l'apparence pour sauver la face.

2° Les livres enseignent toutes les sciences de l'antiquité jadis connues et pratiquées dans le mystère de certains temples.

3° Ces sciences — en surplus de certaines connaissances actuellement acquises, notamment en chimie — traitent presque exclusivement des propriétés d'une force que certaines écoles naissantes appellent *force métapsychique* et qui n'est autre que *l'énergie vitale* des êtres organisés.

4° Tandis que certains livres font l'exposé de la notation hébraïque, que d'autres traitent de questions de législation, la plupart d'entre eux enseignent les différentes méthodes qu'employait l'initié pour manier cette *énergie vitale*, et provoquer, soit sur lui-même, soit sur d'autres, les différents phénomènes que les modernes observent actuellement sous les apparences des phénomènes de l'hypnotisme, du

fakirisme, ou des manifestations dites métapsychiques.

5° La clef de ces textes a été découverte et utilisée par les fondateurs de l'École connue sous le nom de *Jésus*, la même qui a donné naissance au christianisme et plus tard à l'Islam et au protestantisme.

6° Avec ces données, il devient possible de reproduire, en toute connaissance de cause, tous les phénomènes qui pendant des siècles ont alimenté la crédulité de nos pères, tous les phénomènes du fakirisme de l'Inde, toutes les actions à distance, entre êtres vivants — et qui sait — de mettre sans doute à la disposition de l'humanité actuelle tout un trésor de connaissances, utiles tant au point de vue médical qu'au point de vue philosophique et social.

7° Semblable initiation existait jadis dans l'Inde, et se trouve décrite de la même manière dans les textes sacrés hindous écrits en *dévanagari*.

CONCLUSIONS

La philologie, qui jusqu'à ce jour, avec un effort inlassable, n'a pu que classer des racines étymologiques, remporte une première victoire : une langue des plus anciennes est reconnue comme entièrement artificielle.

La philosophie des religions humaines peut enfin déchirer le voile de toute une famille de mythes antiques et mettre à nu l'origine réelle des religions modernes et celle de leurs pratiques.



La science positive conquiert un domaine nouveau qui va lui permettre d'aborder à coup sûr toutes les questions si troublantes de la biologie et de l'énergie vitale.

Si les éléments de cette science ont été découverts et connus par nos ancêtres d'un âge très reculé, cela ne tend à prouver qu'un seul fait : *l'homme à toute époque de son histoire a été doué de génie.*

JOSEPH HEIBLING.
Ingénieur, 62, Fg. Poissonnière.



Les Curiosités de l'Occulte

(*Suite*)

Chazal, avec lequel j'étais en relations amicales, vint un jour me trouver, et, quoique personne ne fût là pour nous entendre, il me prit par le bras, m'entraîna dans un coin et, se penchant vers mon oreille, me dit mystérieusement, à voix très basse : « Venez ce soir à la forge, à 10 heures, on vous attendra ; vous frapperez trois coups. Gardez ceci pour vous seul », ajouta-t-il. Et il disparut. Évidemment, connaissant mon homme, je soupçonnais qu'il avait une chose particulièrement intéressante à me montrer. Je n'hésitai donc pas à répondre à l'appel qu'il m'avait adressé et à 10 heures je gravissais le chemin qui mène à la forge. Le village dormait, on n'apercevait aucune lueur.

Un aboi de chien jappant à la lune et l'éternelle rumeur du torrent, seuls, dans la nuit, montaient. Arrivé à la forge, je frappe trois petits coups avec mon bâton ; la porte s'entr'ouvre et se referme aussitôt sur moi.

Le spectacle qui s'offre à mes yeux est étrange. Chazal en manches de chemise, un lourd marteau de



fer à la main, se tient debout devant l'enclume. Il paraît transfiguré, ses yeux brillent ; une rougeur inusitée colore son visage et ses mèches blanches flottent, lumineuses, autour de sa tête. Près de lui des femmes, couvertes de grandes capes sombres, déshabillent un jeune garçon maigre, presque exsangue, qui roule des yeux d'effroi.

Un vieillard, les bras nus, agite frénétiquement le grand soufflet qui va et vient avec rapidité, faisant un grand bruit rythmé. La forge entière est éclairée des reflets sanglants du brasier, tandis que dans l'ombre se meuvent confusément des silhouettes. Chazal est toujours debout, immobile, grave, la main sur le marteau, ceint de rouge, illuminé par la flamme. L'enfant est nu, très pâle. Chazal murmure quelques mots d'une voix brève ; aussitôt l'enfant est étendu sur l'enclume, et, tandis que sa mère le saisit par le bras, une autre femme retient ses jambes et le forgeron de sa main gauche soutient sa nuque.

Un effroyable rugissement tout à coup fait trembler les vitres, en même temps le bras de Chazal se lève et s'abaisse ; le marteau frappe l'enclume avec violence. Le corps de l'enfant est tout secoué par des frissons. Sur son visage défait ses yeux terrifiés s'ouvrent, et de grosses larmes coulent le long des joues de la mère. Un autre cri sauvage retentit, de nouveau le marteau tombe sur l'enclume, dont les vibrations métalliques font tressaillir un instant la forge.

Le vieillard, environné d'étincelles, active toujours le brasier qu'il attise avec la pointe incandescente d'un fer. On eût dit qu'un grand vent de tempête

passait et repassait sur nos têtes : c'était le bruit infernal du soufflet.

« Chazal pousse un troisième rugissement plus effroyable encore. Cette fois le marteau retombant s'arrête net au-dessus du ventre du malade, puis doucement il vient frôler l'épiderme.

Aussitôt le soufflet infernal se tait, le brasier recouvert de mâchefer, s'éteint.

L'enfant, épouvanté, est habillé à la hâte et emporté par les femmes.

Le vieillard a disparu. Chazal remet sa veste et s'en va. Stupéfait, je reste cloué sur place.

« J'ai de la peine à me ressaisir.

« La scène inouïe, fantastique, à laquelle je viens d'assister, m'a troublé au plus profond de mon être. « Allons nous coucher, monsieur, dit le metze de sa voix rude, à demain. — A demain, » dis-je à mon tour. Je le quittai.

La lune baignait de clartés douces l'espace endormi et des profondeurs de la gorge montait toujours, comme une plainte, l'éternelle rumeur des eaux.

« Eh bien ! monsieur, êtes-vous satisfait? me disait, le lendemain de la scène de la forge, avec un sourire de fierté, le metze farouche.

« Je vous avais bien dit que vous me verriez marteler quelque soir !... Autrefois nous opérions souvent, il y avait tant de gens minés par la fièvre des prés ; maintenant on n'a plus guère recours à nous, le mauvais air disparaît de par ici.

« J'étais un des fameux metzes de la Corrèze. Dans ma famille, plus de trois générations de forgerons

avaient, avant moi, exercé leur marteau sur des malades, et cette condition est nécessaire pour permettre de dompter le mal avec sûreté... »

« En ai-je forgé !... » s'écriait-il, après un silence. Et d'ordinaire, il riait.

« Je crois bien avoir tenu sous mon marteau au moins une centaine de ventres... Nous guérissons les enfants surtout, mais notre traitement s'adresse également aux grandes personnes. Je me souviens d'avoir sauvé autrefois une femme âgée, très malade, perdue même, disaient les médecins.

« Si vous saviez comme elles venaient à mon enclume, les femmes ! Celles qui étaient enceintes, se préparaient des couches faciles en se faisant forger à chaque nouvelle lune. Aujourd'hui presque toutes se passent de mes services, mais elles souffrent davantage, et voilà tout... Tant pis pour elles.

« N'est-ce pas que c'est effrayant à voir ? Et le cri ? Ah ! le cri ! il est pour beaucoup dans la réussite, il le faut jeter tout à coup, en même temps que le marteau s'abaisse, et terrible comme un rugissement... Vous avez entendu hier au soir !... Et la mère qui pleurait ! Bien peu restent tranquilles lorsqu'on martèle leur enfant ; elles savent bien qu'on ne va pas le tuer, parbleu, mais, que voulez-vous ? elles ont les nerfs sensibles, c'est plus fort qu'elles... » Comme je m'informais des conditions accessoires du singulier traitement et que j'étais très attentif, il reprenait : « Le malade doit venir sur l'enclume trois fois de suite, durant trois lunes nouvelles et consécutives. A Saint-Martial, un forgeron fait encore le martelage

du ventre tous les premiers vendredis de la nouvelle lune. Moi je suis pour la vieille méthode, pour le nombre trois, dont le pouvoir est grand, ont toujours dit nos anciens.

« Nous ne montrons pas nos secrets à tout le monde, vous êtes le seul, peut-être, qui, en dehors de la famille, ait assisté à cette opération. Mais nous faisons la différence; vous étudiez, vous nous voulez du bien. Et puis vous ne vous moquez pas de ces choses comme d'autres feraient qui ne comprennent rien de rien. »

« Telles furent, ce jour-là, les curieuses révélations du forgeron. Elles m'intéressèrent vivement, bien entendu sans me convaincre de l'efficacité absolue de la médication. Quant au metze Pelissier, il traite la fièvre intermittente par d'autres procédés. Et d'abord, un peu avant l'aube par certaines nuits de lune, il s'en va dans des lieux déserts, faire secrètement les invocations rituelles au firmament et cueillir ensuite les simples, en premier lieu la camomille, puis une herbe sans odeur et sans goût qui prend racine dans les vieux murs dont je n'ai pu connaître le nom, et enfin la *lapaoulo* aux exhalaisons violentes. Il ne fait subir à ces plantes aucune macération ni trituration, simplement il les enveloppe d'un linge fin, en prononçant des formules magiques, et il les applique ainsi sous l'aisselle gauche du malade. Celui-ci tiendra ce paquet contre sa poitrine une nuit entière, on verra son visage s'empourprer, il sera pris d'un fort mal de tête, car, avant de guérir, le traitement aggrave les symptômes.

« Cette médication serait, d'après lui, le spécifique

des fièvres tierces; les autres fièvres intermittentes demeurent rebelles à ce moyen.

« Mme Broussolle, maîtresse d'hôtel à Gimel, m'a conté qu'étant sujette, dans sa jeunesse, à de graves accès de fièvre, sa famille essaya sans succès de tous les traitements. On alla même jusqu'en Auvergne chercher pour elle le remède du sieur Gaffard, d'Aurillac, lequel passait pour un fébrifuge souverain. Mais il resta sans effet comme le reste. En fin de compte les médecins avaient abandonné la malade. Force fut de recourir au sorcier, qui fit l'application du traditionnel bouquet de simples. La femme en fut très éprouvée, la migraine la prit, dit-elle, puis le délire; on crut qu'elle allait passer. Le metze avait combiné une dose trop forte pour son tempérament; il enleva une partie des herbes et le mal fut enrayé aussitôt sans trop grande secousse.

Un Gimellois me disait un jour: « Un de mes parents avait pris des fièvres mauvaises, on l'entendait trembler le soir depuis le chemin, en passant devant sa maison. Mon père appela Marcelou Tièse, du village du Breuil, mort il y a dix ans, qui avait la réputation d'enlever les fièvres « par secret », et il lui dit: « Guéris-le, il est vieux, pauvre et dans l'impossibilité de gagner sa vie. » Marcelou composa un *brivé* qu'il lui mit dans le creux de l'estomac et la fièvre eut tôt disparu. Qu'y avait-il dans ce brivé qui le brûlait comme un fer rouge? Je ne l'ai jamais su, car nous n'ouvrons jamais le brivé, on le rend au metze ou on le met au feu *sans le regarder se consumer*. Il serait dangereux de faire autrement. »

« Le brivé c'est le talisman, l'amulette. Tous les peuples, depuis les origines, y ont eu foi. Ce sont le plus souvent, aujourd'hui, des invocations sacrées mêlées d'appels diaboliques, des mots bizarres, incompréhensibles, des fragments de quelques vieux grimoires. Ailleurs il renferme simplement des phrases saintes, données sans doute par un prêtre. Tel est le brivé suivant qui combat l'helminthiase ; je le tiens du docteur Graille, de Corrèze :

Sanctus † *homo Gob* † *libera a verminibus* (ici on met le nom de l'enfant) *in nomine Patri* † et Felii † *et Spiritus* sancti † Amen †.

Ce billet, soigneusement plié, est attaché au cou du petit malade: Lorsqu'il est guéri, il faut bien se garder de l'ouvrir, sans quoi les vers reviendraient.

Le regretté docteur Valette, de Tulle, esprit très ouvert et très sceptique, m'avait répété maintes fois : « On dira tout ce que l'on voudra, ces gens-là guérissent alors que, traitant le même cas, souvent nous échouons. » Si je n'étais tenu à la plus grande discrétion, je citerais le témoignage de plusieurs médecins et de plusieurs prêtres qui m'ont affirmé avoir vu se produire, par l'intervention des metze, des cures inespérées.

Les médications superstitieuses sont innombrables en Limousin, elles pourraient faire à elles seules l'objet d'une étude spéciale. J'en signalerai quelques-unes seulement. Pour traiter les enfants atteints du carreau par exemple, on tord en corde, tout en le recourbant en forme de cercle, un lien fait de branches d'églantier dont on a préalablement enlevé les épines.

Durant neuf jours et neuf fois par jour le malade doit passer dans le cerceau !...

Un autre moyen consiste à faire frotter le ventre du petit malade par un enfant posthume.

Cependant, de loin en loin, on constate certaines pratiques très logiques, malgré leur étrangeté. La nuit, par exemple, après un décès, on peut voir par la montagne un feu allumé en dehors des habitations : c'est la paillasse d'un mort livrée aux flammes. Cette coutume naïve semble révéler une connaissance intuitive des moyens d'échapper à la contagion.

Il est à remarquer que pour tout ce qui touche au traitement des maladies on emploie le nombre 3 et ses multiples. Le nombre 3 signifie Dieu dans toutes les religions. En occultisme il symbolise l'âme, l'esprit et le corps, c'est le nombre parfait.

Quant aux divers traitements des malades ou des animaux, sur lesquels nous auront à nous étendre par la suite, ils sont aussi singuliers que variés. Maintes fois j'ai vu des vaches chargées de colliers de feuilles de pervenche dans le but de les guérir des maux d'yeux dont elles étaient atteintes.

Au moyen âge, les esprits étaient en proie à de tout aussi étranges aberrations. Le *Sanctus* était une panacée. L'un, pour guérir sa colique ou un mal d'estomac, ramassait par terre du buis bénit pendant le *Sanctus*; l'autre, pour se préserver de la morsure des chiens enragés, tenait la bouche ouverte, tant que durait cette prière à la messe des morts. Le *Sanctus* porté sur soi dans un sachet rendait la pêche favorable et faisait même retrouver les objets perdus.

Pour en revenir au traitement de la fièvre en Limousin, il est un procédé qui appelle la réflexion, car il se rattache directement à la transplantation des maladies.

Boudrie, meunier du Gaud, à Gimel, était réputé pour les pouvoirs occultes ; il obtenait, disait-on, des cures merveilleuses. On lui amena un jour un homme au visage amaigri.

« Tu as une bien mauvaise fièvre, dit Boudrie, après l'avoir considéré.

— Oh ! oui, dit l'autre tout pâle et frissonnant, si vous pouviez me guérir !

— Eh bien, suis-moi ! »

Ils gravirent la pente, car le moulin, en ruine au-aujourd'hui, était au fond d'un ravin sur le bord du torrent. Arrivés à mi-côte, le metze s'arrêta : « Regarde, dit-il, ce chêne, il va trembler comme toi et mourir, tandis que tu guériras. »

« Et, me disait un témoin oculaire, — qui prétendait du moins avoir assisté à cette scène, — devant nous l'arbre se prit à trembler dans toutes ses feuilles, dans toutes ses branches, le tronc lui-même était secoué comme si un grand vent eût soufflé. Les feuilles frémissantes jaunissaient à vue d'œil et tombaient. Le lendemain l'arbre était mort et le malade peu à peu renaissait ; il guérit... »

Souvent le sorcier prend au malade sa fièvre, dont il se débarrasse ensuite lui-même en la donnant soit à un arbre, soit à un buisson.

Cette transplantation est fréquemment pratiquée.

La transplantation des maladies est également pra-



tiquée en Sicile d'une façon plus directe encore. Dans la nuit de l'Ascension, à minuit précis, le goitreux mord l'écorce d'un pêcher. Ainsi, dit-on, la salive se mêle à la sève de l'arbre, dont les feuilles ne tardent pas à flétrir et à se dessécher à mesure que le malade recouvre la santé. De même, dans la nuit du 12 au 13 janvier, pour la fête de sainte Lucie, les gens atteints de maux d'yeux mordent l'écorce du grenadier dans la persuasion qu'ils vont guérir.

Parfois, en Limousin, au hasard d'un défrichement ou par suite de toute autre circonstance, on découvre un petit paquet de linge soigneusement dissimulé dans le fourré d'une haie d'aubépine. Ce linge a essuyé les plaies d'un paysan qui a voulu ainsi cacher son mal, ou plutôt qui a voulu s'en débarrasser au détriment de l'arbuste. On ne doit jamais toucher à ces chiffons maculés, sinon, d'après la croyance populaire, les plaies du malade, qui a recouvré la santé par ce moyen, ne tarderaient pas à se rouvrir.

La transplantation des maladies, c'est-à-dire leur guérison par communication aux bêtes, aux arbres, ou aux plantes, n'est pas chose nouvelle. Le colonel de Rochas, dont la compétence est si grande pour tout ce qui a trait à l'occultisme scientifique, consacre à cette méthode un chapitre des plus curieux dans son troublant ouvrage : *L'Extériorisation de la sensibilité.* Nous nous trouvions réunis, un soir à nuit close, lorsqu'un beuglement de douleur se fit entendre.

Je priai mes hommes de se renseigner. La lune, par instants, perçait les nuages, le vent était froid. A

travers les vitres j'apercevais leurs silhouettes : ils se dirigeaient vers une maison voisine. Bientôt ils furent de retour, ils me racontèrent que, devant la porte, une vache, qui avait quitté son étable, beuglait. Les maîtres étaient venus la chercher, elle avait résisté, et c'est à grand'peine qu'ils avaient pu l'emmener. Après s'être frotté les mains et secoués comme pour chasser les frissons, ils se regardèrent d'un air entendu, sans mot dire. Fidèle à mon principe d'éviter l'interrogation auprès des paysans, je me privai d'insister. Le lendemain, au matin, la bête beuglait encore devant la porte.

Difficilement elle reprit le chemin de l'étable. Là, brisant ses liens, elle s'échappait. Au pâturage, elle sautait par-dessus les haies et s'enfuyait pour reprendre obstinément le chemin de cette demeure. Comment je connus le motif attribué à cette persistante volonté de la bête, je ne saurais le confier. Comment elle fut délivrée, comment son lait qui s'était tari lui fut rendu, tout ceci est un ténébreux sortilège dont j'ai pu suivre les phases. Et d'abord un prêtre fut appelé pour bénir l'étable : il célébra plusieurs messes, mais ces moyens furent sans effet, la vache toujours lamentablement beuglait, son veau dépérissait, la maison était dans la tristesse. Une femme du voisinage, passant pour s'adonner à la sorcellerie, avait, me fut-il raconté, tari complètement le lait de la pauvre bête à l'aide de sortilèges.

Il fallut recourir au pouvoir du sorcier pour combattre l'incantation première. Voici comment : Celui-ci se fait raconter toutes les circonstances qui ont ac-

compagné le maléfice, puis, après s'être recueilli, après avoir invoqué on ne sait quels saints ou quels démons, ou saints ou démons à la fois, il assied la femme qui est venue l'invoquer devant un seau d'eau et place dans sa main un couteau à large lame grand ouvert. Puis d'une voix sourde :

« Regarde! dans le clapotement, ne vois-tu rien ?

— Je vois, dit-elle, des choses qui tournent, on dirait des yeux méchants qui passent, noyés dans l'eau.

— Regarde encore, dit le sorcier, et son doigt pointe vers le liquide agité...

— Rien encore... »

Subitement elle pousse un cri, elle voit : « La voilà ! c'est bien elle, la mauvaise ! Ah !...

— Frappe donc », clame le sorcier.

La lame plonge comme l'éclair dans l'image qui s'évanouit.

Quel est ce mystère ? Est-il dû à la suggestion qui appelle dans le seau magique le visage d'une personne soupçonnée ? On dit que le sorcier réussit lorsque l'eau bénite a été impuissante, que le lait revient à partir de ce moment au pis de la vache. On dit aussi que la lame du couteau s'est enfoncée dans la prunelle de l'image et que la personne ainsi évoquée a subi cette action réflexe dans son œil même, qui est parfois sérieusement atteint. Quoi qu'il en soit, nous pouvons constater à tout instant que les borgnes excitent la méfiance en Limousin; ils sont réputés enclins à s'emparer facilement et sans aucun scrupule du bien d'autrui. Il fut toujours prêté à l'eau des pouvoirs occultes. Au moyen âge, les jeunes filles découvraient dans

l'eau tirée du puits et remuée avec la main l'image de celui auquel elles devaient s'unir.

En voici un exemple, que je tiens d'un vieux prêtre on ne peut mieux informé sur l'occultisme en Limousin. Un jeune homme des environs de Favars voulait épouser une fille qu'il aimait. La famille de cette dernière, ayant de graves motifs pour s'y opposer, finit par empêcher même toute entrevue entre les deux amoureux. La jeune fille alors lentement dépérit, et finalement fut atteinte de consomption. Comme un dénouement fatal semblait proche, sa mère se résolut à consulter un sorcier du voisinage, et celui-ci ne vit d'autre moyen pour conjurer la mort imminente que de faire disparaître le jeune homme, cause de tout le mal. Un cœur de bœuf, palpitant encore, fut placé dans un vase, et chaque jour la mère, à l'aide d'épingles, le piquait avec acharnement. Y eut-il simple coïncidence? à partir de ce jour, le jeune homme, jusqu'alors en bonne santé, tomba malade et son état alla s'aggravant à mesure que le cœur se putréfiait. Il mourut et la jeune fille peu à peu revint à la santé. « Le prêtre connut trop tard les détails de l'envoûtement pour l'empêcher », me dit-il.

Le meneur de loups. — Cette fois j'étais venu à Pebeyre pour voir le fameux meneur de loups dont mon hôte m'avait parlé. Une après-midi il se présenta à l'improviste sur la terrasse du château.

C'était un homme trapu, portant la blouse et coiffé du chapeau auvergnat. Sa face était épaisse et large, ses petits yeux vifs, fuyants, inquiets, roulaient des éclairs dans l'ombre des sourcils.

C'était bien là l'errant de la lande, le familier des gorges désertes où le Doustre, en sa course impétueuse, se heurte aux blocs de granit. Il correspondait bien au type légendaire qui gouverne les bêtes démones et exerce l'antinagualisme. On sait que la croyance au « nagualisme », ce pacte étrange conclu entre l'homme et l'animal, est commune à bien des peuples qui n'ont jamais eu entre eux aucun contact.

Au moyen âge, dit-on, l'antinagualisme s'exerçait communément. On pouvait défier les loups les plus affamés et mettre les chiens à la porte si on avait prononcé pendant cinq jours de suite la fameuse oraison du loup :

« Viens, bête à laine, c'est l'agneau d'humilité, je te garde. Va droit, bête grise, à gris gripeux, va chercher ta proie, loups et louves et louveteaux, tu n'as point à venir à cette viande qui est ici : *Vade retro, o Satanas !* »

Le nagualisme était connu dans l'antiquité.

Notre homme possède, dit-on, un grand empire sur le loup. Par des exorcismes ou ses incantations il l'écarte des troupeaux, il « l'enclavèle », selon l'expression limousine. A sa présence le loup s'enfuit, la gueule béante, dans l'impossibilité de mordre : sa cruauté resterait ainsi paralysée jusqu'au moment où il a traversé un cours d'eau.

On raconte très sérieusement qu'un propriétaire de la commune de Laroche près Feyt, canton d'Eygurande, village de Trémouline, n'eut jamais de moutons dévorés par suite de la précaution qu'il prenait de faire « enclaveler » le loup. Les troupeaux du voi-

sinage furent au contraire constamment décimés. Comme il est d'usage en ce pays, aussi bien que sur tout le plateau de Millevache, de laisser au berger la tenue d'une ou de plusieurs bêtes à laine avec celles du maître, il arriva qu'une jeune bergère, nouvellement louée, adjoignit au troupeau une brebis qui lui appartenait. La brebis fut dévorée le jour même, le propriétaire ayant négligé de prévenir le meneur de loups.

On a vu, dit-on encore, ces fauves traverser les troupeaux sans faire de victimes, mais dans ces cas les bêtes appartenaient à des sorciers. Ces faits sont racontés avec la plus grande conviction dans toute la région montagneuse et boisée de la Corrèze. L'homme donc était près de nous, sur la terrasse du château. Nous étions à l'écart, à l'ombre. La tête obscure du sorcier se détachait sur des nuages éclatants qui au loin rampaient dans les contreforts des monts d'Auvergne. Il paraissait inquiet, regardant de tous côtés à la dérobée, comme s'il eût redouté un danger. Mon hôte lui expliqua que j'avais entendu parler de sa puissance et que je désirais faire son portrait. Il parut flatté et se prêta de bonne grâce à notre désir. Tandis qu'il posait, étrange, dans les nuées, M. de Pebeyre, très adroitement, amena la conversation sur les loups,

« On dit que vous le gouvernez à votre guise, dit-il en s'adressant au sorcier ; pourtant je sais qu'en votre présence le loup dévora un jour une brebis ! C'est bien que vous n'y pouviez guère...

— Oui, dit l'homme, c'est vrai, un soir j'étais là-bas vers le Doustre, avec ma pauvre défunte, il faisait

un temps noir... le vent soufflait... le troupeau s'était écarté, la bête sortit du bois et se jeta sur la plus belle brebis. Je l'avais appelé... le maître m'avait fait du mal, je voulais me venger.

— Mais, dites, l'avez-vous mangée cette brebis ?... »

Il se recula, effaré :

« Vous croyez donc, monsieur, que nous voulons prendre la rage du loup, le mal de mordre !... »

On a horreur de la bête touchée par le fauve, vivante ou morte, en Corrèze.

— Mais comment pouvez-vous gouverner ainsi le loup ; souvent même sans le voir ?...

— Oh ! monsieur, voici longtemps que je ne gouverne plus ; ces bêtes deviennent rares. Autrefois, elles arrivaient jusqu'à Laroche-Camillac, elles quittaient les forêts et traversaient le Doustre au bas de la ville et erraient par les rues en hurlant. J'ai vu souvent la nuit reluire leurs yeux rouges comme les charbons du feu... personne n'osait sortir, il y a des années de cela, j'ai oublié le secret, il faudrait du temps pour se souvenir... oh ! oui... du temps !... du temps !... »

L'homme était de nouveau pris d'inquiétude, il cherchait évidemment un prétexte pour se retirer. M. de Pebeyre insistait :

« Je sais que debout sur un rocher vous étendez les bras, vous prononcez des paroles magiques ; mais que dites-vous ?...

— On dit : *tapa minaou*, diable te gare, laisse la bête, elle n'appartient ni à toi ni à moi, mais elle appartient...

— Et puis ?

— J'ai oublié... ce sont de mauvaises affaires. »

Il tremblait.

« Vous pouvez tout dire, n'ayez crainte ». Et il lui glissait un chapelet dans les doigts...

L'homme se leva frissonnant, son visage était plein d'épouvante.

« Je vous dis que ce sont des choses diaboliques, fit-il d'une voix sourde, que Dieu me pardonne... »

Le Metze Vauzanges dit Nouné.— La réputation de Vauzanges, dit Nouné, s'étend jusque dans les départements voisins. De toutes parts on vient le consulter. L'imagination populaire lui prête des pouvoirs occultes extraordinaires. On affirme que, braconnant un matin, il fut surpris par les gendarmes qui se mirent à ses trousses, et, comme il allait être pris, il se retourna. On ne sait par quel prodige les gendarmes aussitôt s'arrêtèrent net, comme pétrifiés. Mais ce n'est pas tout : le sorcier s'assit sur un tertre, leva la main, et les gendarmes se prirent à danser, tournant sur eux-mêmes, entraînés malgré eux dans un mouvement de valse folle. Vauzanges, après les avoir considérés un moment, se leva, remonta sur sa cime voilée de nuées, et vers le soir seulement il redescendit pour les délivrer. Éperdus, haletants, les gendarmes s'en allèrent. Ils atteignirent Bugeat avec beaucoup de peine. Plus jamais ils ne cherchèrent noise au sorcier.

Ces histoires merveilleuses plaisent aux montagnards de la Corrèze, leur authenticité n'est jamais mise en doute. Ils deviennent plus graves encore en parlant des remarquables cures de Vauzanges. Le baron de Tarnac lui-même, dont l'intelligence est



haute, m'a montré sa main qu'un fusil en éclatant avait broyée et qui fut rapidement remise en état par le sorcier.

Le curé de Tarnac, que les superstitions ne touchent guère, me parla de sa nièce, que Vauzanges sauva en fort peu de temps d'une maladie grave alors qu'elle était abandonnée par les médecins.

Comme d'autres metzes limousins, Vauzanges arrête les hémorragies. Fréquemment les hommes s'entaillent avec la hache, quelquefois même très profondément, soit en coupant le bois, soit en émondant ou en abattant des arbres. On se hâte de transporter le malade, dont le sang jaillit avec violence, chez le sorcier. Celui-ci fait autour de l'entaille des signes cabalistiques, répétés selon des rites secrets, marmotte quelques mots bizarres et le blessé aussitôt tombe en syncope. L'hémorragie miraculeusement cesse. Comme d'autres aussi, dit-on, il sait « charmer le feu », c'est-à-dire endormir la douleur des brûlures, empêcher le progrès du mal et amener la cicatrisation dans les quarante-huit heures. Dans l'opération à laquelle il se livre, et qu'accompagnent toujours des mots inconnus et des rites singuliers, le sorcier circonscrit la brûlure à l'aide de son pouce mouillé de salive, puis il souffle sur la plaie par trois fois consécutives et recommence jusqu'à insensibilisation de la partie atteinte. On prétend que l'opération produit une sensation de chaleur intolérable et des picotements insupportables auxquels succède l'insensibilité. Généralement on applique ensuite un cataplasme d'œufs durs, dont on prend le jaune seul que l'on dé-

laie dans de l'huile; cette bouillie est renouvelée soit au coucher, soit au lever du soleil.

Un assez grand nombre de metzes limousins passent pour être doués de ces pouvoirs. Quelques-uns, dont Vauzanges, savent aussi extraire par des procédés magiques le plomb qui a pénétré dans le corps dans un accident de chasse par exemple ; et ces accidents sont fréquents, par suite de la maladresse des chasseurs. Le sorcier se borne à placer un plat d'étain ou de terre vernissée sous le membre touché ; et, après qu'il a prononcé ses formules cabalistiques, sur un simple signe les plombs un à un tombent dans le plat. Ce dernier fait et l'efficacité des moyens dont j'ai parlé plus haut, m'ont été affirmés par des personnes peu crédules. Je n'ai jamais eu la bonne fortune d'assister moi-même à ces opérations.

Toutes ces légendes et tous ces faits bizarres ou merveilleux me revenaient à l'esprit tandis que je gravissais la pente rude qui sépare Bonnefond du hameau de Chadebech. Arrivé sur la cime, je cherche la demeure du sorcier. Sa porte est justement ouverte. Je pénètre immédiatement dans une salle assez vaste où un feu se meurt dans l'âtre. J'appelle. Une voix sourde venant d'une pièce voisine répond. J'avance.

Immobile, en une attitude hiératique, un homme se tient assis, enveloppé d'ombre. Une fenêtre l'éclaire à peine de lueurs frisantes qui ajoutent encore a l'étrangeté de la mise en scène, due sans doute au hasard. C'est Vauzanges. D'une voix sourde il me dit :

« Entrez, entrez. Vous ne me voulez pas de mal,



vous, je le sais, soyez le bienvenu. » Et il demeure figé en son immobilité.

« C'est que, fait-il ensuite, on m'a persécuté, les médecins ne m'aiment pas.. Mais que peuvent-ils ?.. Je vois et je guéris. »

Je lui manifeste le désir de le dessiner, il y consent de très bonne grâce et, mon esquisse terminée :

« Je venais vous consulter aussi, lui dis-je...

— Bien, bien. » Il me fait mettre la poitrine à nu et après m'avoir palpé et comme ausculté, sans appuyer sur moi son oreille, semblant écouter avec attention, à une petite distance, les rythmes de la vie en mes organes, il dit : « Là, vous avez un point faible, mais ce ne sera rien. » Et de son pouce mouillé de salive il traça des signes cabalistiques sur l'endroit désigné, puis il souffle dessus par trois fois et murmure je ne sais quelles formules incompréhensibles. Justement, depuis un certain temps, j'éprouvais quelque gêne et de vagues douleurs exactement au point qu'il venait de désigner. Faut-il attribuer le résultat obtenu à la suggestion ? Peu de jours après, mon malaise avait disparu.

Vauzanges m'intéressa beaucoup ; il souriait lorsque je lui parlais de la fameuse valse qu'il avait infligé aux gendarmes. « Je vous ferais bien danser vous-même, disait-il, mais vous souffririez trop. » Il devenait grave lorsque j'insistais sur les secrets de guérir qu'on lui prête : « Ah ! me disait-il, le secret ne peut se dévoiler, il vient de loin...

« Prononcer les formules magiques devant un enfant, n'est d'aucune importance, mais devant un

homme on ne le doit, » ajoutait-il. En dehors des pratiques cabalistiques secrètes, j'apprenais cependant que pour charmer le feu il invoque saint Jean, saint Pierre et Saint Verbouncar (?). Pour les hémorragies, il s'adresse à saint Jean et à saint Pierre seulement.

Par simple attouchement, Vauzanges passe pour guérir les fluxions, sa seule présence arrête le saignement de nez. Un abbé m'a affirmé l'avoir vu guérir un goitre qu'aucun médecin n'était parvenu à réduire.

Cependant le temps était devenu mauvais, la nuit approchait. Chadebech est un pauvre hameau sans auberge. Le sorcier m'offrit cordialement le gîte et le couvert, une bonne soupe au lard au coin du feu et un bon lit dans la grande salle. Je m'endormis dans ce coin-là aux hurlements du vent, mais aucune apparition, aucun bruit insolite ne vinrent troubler mon sommeil.

(*A suivre.*) C. B.



Un mort ressuscité au Panthéon

— OU —

Les vicissitudes d'un Grand Prix de Rome

(*Suite.*)

Place de la Concorde, un député éloquent sortant de la Chambre et rencontrant Yan Ghérardt devint subitement muet.

Un fou recouvra la raison et un garde municipal qui avait escorté la veille le convoi funèbre, terrifié, se jeta dans le bassin pour éviter le contact du revenant.

Yan Ghérardt toujours courant arriva enfin sur le seuil de son immeuble.

Sur la porte « Mame » Tronchu sirotait justement à petits coups son café au lait du matin, déjà consolée...

En entendant crier « Au secours ! » elle leva son nez bourré de la poudre Nicot et aperçut devant elle son... le « cadavre » de son maître.

Pauvre « Mame Tronchu ! » Elle s'affaissa dans sa caisse à ordure et se mit à supplier en des hurlements tous les saints et saintes du calendrier, pour son âme.

Pendant ce temps, Yan Ghérardt avait grimpé,



quatre à quatre, les marches de son appartement et sous sa main fébrile la sonnerie électrique irradia en notes d'argent.

Posément, M. Urbain vint ouvrir, maugréant contre le visiteur matinal qui...

A la vue de son maître, le domestique hurlant de peur, tel jadis Claude, alla se réfugier... où l'on sait, abandonnant la maison au fantôme, au revenant de l'illustre sculpteur.

Celui-ci, radieux, transporté de la joie de vivre et d'avoir joué un tour pendable à Paris, commença à se dévêtir pour troquer son complet épinard contre un costume moins funambulesque, afin de pouvoir se présenter décemment devant le commissaire de police du quartier et lui conter sa mésaventure.

Mais un bruit confus de voix, venant du dehors, rumeur de tempête, monta jusqu'à ses fenêtres, attira son attention :

« Paris est en révolution, pensa-t-il ! Ma résurrection sera l'événement du siècle ! » Et il riait sous cape de la frayeur de tous ces gens, des mines terrifiées, des visages congestionnés qu'il avait rencontrés sur sa route. Ce pauvre secrétaire perpétuel..., quelle frousse, grand Dieu ! Et mâme Tronchu ! Et Urbain ! Où donc était-il allé se fourrer, cet animal ?...

Au dehors, la rumeur populaire augmentait. Inquiet soudain, le sculpteur se dirigea vers la fenêtre et l'entrouvit légèrement.

La rue était noire de monde. Et Yan Ghérardt voyait sur les visages qui se levaient pour considérer avec crainte les fenêtres de ses appartements, se re-



fléter tous les degrés physiologiques de la terreur.

Cependant, dans un court silence, le sculpteur entendit une voix ordonner d'un ton impérieux: « Il n'y a pas à hésiter ! Si c'est un fantôme, tirez dessus à bout portant. On en sera débarrassé... Si c'est un homme... les menottes. »

— Diable ! Tirez dessus !... Tirez dessus !... Ou les menottes !

Voilà des ordres qui n'avaient, certes, rien de rassurant pour le sculpteur.

Profondément effrayé, il se pencha légèrement au dehors et, par une fente des contrevents, il aperçut un groupe d'agents, revolver au poing, pénétrer dans son immeuble.

« Tirez dessus ! ! ! Tirez dessus ! ! ! Que faire pour échapper à ses assassins légaux !... Que faire ? »

Éperdu, en proie à de nouvelles terreurs, Yan Ghérardt courait au hasard par les appartements, cherchant un réduit, une cachette pour se dissimuler. Mais, hélas, maître Urbain ou le notaire avait fermé les armoires, les bahuts, les coffres et en avait emporté les clefs !... Où se cacher, hélas, où se cacher ?...

Maintenant, la sonnerie électrique grelottait inlassablement sous la main impérieuse de la force publique... Mais personne ne venait ouvrir. Urbain, probablement foudroyé de terreur, s'était évanoui dans son buen-retiro et Yan Ghérardt, sentant peu à peu la folie s'emparer de lui, courait d'ici, de là, à travers les appartements, cherchant une issue ou une cachette.

« Il n'y a pas à dire, fit une voix grondeuse au dehors. Il faut enfoncer ! Subséquemment, que le serrurier il exécute sa consigne ! » Et Yan Ghérardt entendit le cliquetis d'un trousseau de clefs, puis le glissement du fer dans la serrure...

C'était la fin ! Et Yan Ghérardt, abattu, se laissa choir sur une banquette qui occupait une partie du vestibule.

Mais, soudain, le malheureux se redressa. Cette banquette !...

Il se souvenait qu'on la garnissait, à l'intérieur, de bois, aux approches de l'hiver... Et on était en été ! D'un bon, Yan Ghérardt se dressa et souleva le couvercle garni d'un fourreau de cuir bourré de crin.

Le coffre était vide.

Ébloui, Yan Ghérardt ramassa à la hâte ses habits d'immortel qui auraient pu trahir sa présence, les jeta au fond du coffre et s'y coucha dessus ; puis il laissa tomber le couvercle sur lui...

Il était temps !

La porte s'ouvrit lentement, et le visage effaré d'un agent de ville apparut, dans l'entre-bâillement, en même temps que sa main droite, crispée sur un revolver.

Prudemment, l'agent pénétra dans le vestibule et... toussa pour se donner du courage.

Silence !...

« Bougre de bougre ! »

L'agent recula et fit signe à un de ses compagnons de pénétrer.

Un deuxième se risqua pourtant et murmura en



désignant la chambre du fond pleine de ténèbres :

« Sale corvée ! Sale corvée ! Faudrait pas que l'esprit il nous « colloque » par le cou ! Tu sais... ça s'est vu ! J'ai fait marcher les tables, moi ! Ah ! mon vieux ! C'est terrrrrible ! »

— Allez ! allez ! fit l'autre. Les esprits ! les esprits ! Quelle blague ! !

— Heuh ! On l'a vu !

— Quoi ?

— Le mort, pardi ! Le sculpteur !

— Allez ! Allez ! Passons l'inspecquetion du lieu ! »

Vaguement rassurés par l'énergique injonction de son collègue, les deux agents, suivis bientôt de plusieurs, se précipitèrent sur les fenêtres du logis et les ouvrirent toutes grandes.

La lumière, pénétrant à flots dans les chambres, chassa les ténèbres de leurs moindres recoins.

Et les agents commencèrent leur perquisition... Les appartements un à un furent fouillés, les meubles, fermés à clef, tournés, retournés... ; seul, par un hasard vraiment extraordinaire, providentiel, dû, en partie, aux agents eux-mêmes qui venaient se reposer, s'asseoir sur le coffre à bois, celui-ci ne fut pas ouvert.

Maintenant, les agents, entièrement rassurés, plaisantaient et riaient entre eux de la bêtise du peuple.

L'agent-spirite seul demeurait macabre et répondait d'une voix caverneuse à ses collègues : « Cherchez ! Cherchez ! Pauvres mortels !... Qui voulez saisir une âme ! »

Et, dévotement, il récitait quelque prière pour le repos de l'âme de Yan Ghérardt.

La découverte d'Urbain dans les water-closets acheva de porter à son comble l'hilarité matérialiste des sergents de ville. Leur joie railleuse ne connut plus de bornes quand, en essayant d'ouvrir la porte de ce réduit, la voix lamentable d'Urbain supplia : « Grâce ! Grâce ! monsieur Ghérardt ! Je dirai des prières pour votre âme ! Grâce ! Allez-vous-en ! Je prierai pour vous !... »

On parvint cependant à rassurer le domestique qui se décida à ouvrir :

« Vous l'avez trouvé ? demanda-t-il en entre-bâillant la porte.

— Qui ?

— L'esprit donc ! Le fantôme ! Il est venu sonner ! Je lui ai ouvert !... Et il est entré, Seigneur ! »

... ? !

Les agents ahuris regardèrent Urbain.

« Il est fou !... Il faut l'enfermer !... Il a ouvert à l'esprit ! Comme si un quelque chose de espirituel avait besoin de sonner pour entrer ! »

L'appartement fut de nouveau inspecté ! Rien !

Les agents refermèrent les contrevents en riant au nez de la foule ameutée dans la rue et descendirent suivis de maître Urbain qui, à aucun prix, ne voulut rester seul dans l'appartement hanté.

Et, de nouveau, Yan Ghérardt se trouva seul.

Avec précaution, l'illustre sculpteur sortit de son coffre et se livra alors à toutes les manifestations extérieures de joie que l'esprit peut rêver. Pris d'un rire



inextinguible, heureux de vivre, il exécuta des sarabandes endiablées dans sa chambre, puis, essoufflé, toujours riant, il tomba sur son lit et...

. . . .

Yan Ghérardt s'éveilla.

A son chevet, le poète baudelairien et le romancier rosse, ô miracle! rajeunis le considéraient...

Un instant, Yan Ghérardt demeura silencieux, ahuri, effrayé. Qu'arrivait-il encore! Que faisaient ces hommes-là, ces anciens amis redevenus jeunes! Quel nouveau cauchemar?...

. . . .

Le verbe aigu et sarcastique du romancier rosse le tira de sa stupeur :

« Ben! mon vieux! Fallait le dire!...

— Quoi donc?

— On t'attend sapristi, depuis quatre heures! On va réveillonner sans toi!

— Où ça réveillonner? Qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie, vieux, qu'on t'attend, que tu es un ignare individu, un âne bâté, digne d'être bachelier et palmifié...

— !...

— Tu as lu Musset?

— !...

— Ben! Si tu l'avais seulement ouvert comme moi..., pour lire la table... tu aurais vu qu'il y est question d'un proverbe que tu aurais dû retenir.

— !...

— Qu'il ne faut jurer de rien, sacré bon sort! Et

maintenant, viens grignotter des écrevisses avec nous, car tu dois avoir certainement une faim d'ogre, hein ?

— Oh ! oui ! J'ai une faim ! Pourquoi ?

— Ah ! ça ?..., mon vieux ! Faudra le lui demander la prochaine fois...

— ... A qui ?

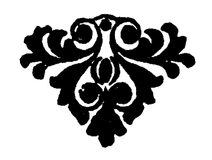
— A la fée Canabine, pardieu !... au haschich ! »

Yan Ghérardt, médusé, se laissa entraîner sans résistance par ses amis, se demandant vaguement encore s'il avait rêvé ou rêvait toujours...

A ce moment, le poète-occultiste entra. Il vit l'ahurissement de son ami, eut l'intuition de ce qui s'était passé et murmura :

« O Maya, Illusion cosmique, qui peut affirmer que tes rêves ne sont pas la réalité ou que la Réalité n'est pas un long rêve ! Jour de Brahma, Nuit de Brahma ! Création universelle et Néant : Songe ! Songe peut-être ! Songe de Parabrahm !

LÉON COMBES.



LES ORIGINES DE L'ÉGLISE

RÉSUMÉ DE

L'Apostolat de l'apôtre Jacques de Jérusalem

(*Suite.*)

Jacques est tout entier dans cette sincérité, ce sérieux de la vie chrétienne embrassée sans réserve ni partage. Comme Paul, nous l'avons vu, il ne se dissimulait pas qu'une semblable perfection est « un don parfait, descendant d'en haut, du Père des lumières en qui il n'y a ni variation, ni ombre de changement » ; qu'il faut donc pour l'obtenir le demander, s'approcher de Dieu si l'on veut qu'il s'approche de nous »; aussi avait-il fait de la prière le capital de sa vie et y ramène-t-il, en terminant sa lettre, toute la pratique de la foi :

« Quelqu'un parmi vous est-il dans l'affliction ? Qu'il prie. Est-il dans la joie ? Qu'il chante des cantiques. Quelqu'un parmi vous est-il malade ? Qu'il appelle les anciens de l'assemblée, et qu'ils prient pour lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur; et la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le

soulagera, et s'il a commis des péchés, il lui sera pardonné. Confessez vos fautes l'un à l'autre, et priez l'un pour l'autre, afin que vous soyez guéris, la fervente prière du juste peut beaucoup. »

Nous ignorons de quel effet fut cette lettre. Le langage de Jacques, si chrétien d'âme, mais Juif de forme, tout divers de celui auquel Paul avait habitué ses fidèles, eut-il prise sur les esprits. Les Israélites mêmes de ces Églises lointaines ne furent-ils pas plus surpris que charmés de s'entendre appeler « les Douze tribus de la Dispersion », de voir le mosaïsme, flétri par Paul comme « loi de péché et de mort », de nouveau proclamé par Jacques la forme « parfaite » du christianisme, « la loi reine » absolue, dont tous les commandements doivent être gardés et en telle rigueur que « faillir sur un point, c'est se rendre coupable sur tous? » Jacques d'ailleurs avait-il au loin la même autorité qu'à Jérusalem? Ni l'Écriture, ni les traditions ne l'indiquent.

En retour, ce que marquent expressément ces dernières, c'est l'influence croissante de Jacques dans la Cité Sainte. L'ascétisme a grand prestige en Orient. Or, l'on sait jusqu'où Jacques poussait le mépris du corps. A voir passer ce saint aux longs cheveux incultes, pieds nus, les membres séchés de jeûnes, à le voir prier, genoux en terre ou prosterné, un respect invincible saisissait : Juifs comme chrétiens baissaient le front devant l'homme qui rappelait les voyants de leur race, et par la rudesse du dehors et par le feu de la voix. Mais c'était le peuple surtout, les humbles, les pauvres toujours nombreux à Jérusalem qui l'écou-



taient avidement, car il partageait leur aversion pour les puissants en Israël, et avec une libre audace jetait l'anathème à la corruption des grands, à leur égoïsme fastueux et dur :

« Et maintenant, riches, pleurez, hurlez sur les misères qui vont vous survenir. Vos richesses sont pourries, vos vêtements rongés aux vers, votre or et votre argent sont rouillés et leur rouille sera en témoignage contre vous et dévorera votre chair comme le feu; c'est là le trésor de colère que vous amassez pour les derniers jours. Or, voici que le salaire dont vous frustrez les ouvriers qui ont fait la récolte de vos champs crie contre vous, et la voix des faucheurs est montée jusqu'aux oreilles du Seigneur Sabaoth. Vous avez vécu dans les délices sur la terre, et vous vous êtes livrés aux voluptés; vous vous êtes engraissés comme des victimes pour le jour du sacrifice. Vous avez condamné, vous avez tué le Juste qui ne vous résistait pas. »

L'émotion de la foule était grande, à entendre de telles invectives, mais non moins vive la colère des grands si rudement flagellés. Nous avons fait connaître ailleurs cette aristocratie, presque entièrement sacerdotale. Elle n'avait point changé depuis Agrippa; mêmes débordements, même insolence de luxe, même rapacité. Le pontificat, acheté à prix d'or, devenait en leurs mains un instrument de tyrannie. Les dîmes tardaient-elles à rentrer? Les valets se précipitaient sur les granges, pillaient, maltraitaient les réfractaires. Aussi le peuple et les prêtres inférieurs, réduits au dénûment par leurs exactions, s'unis-

saient-ils dans une haine commune. L'anathème suivant, conservé dans le Talmud, montre quelles révoltes couvaient au fond des cœurs :

Quelle peste que la famille de Boethos !
Malheur à leurs bâtons !
Quelle peste que la famille de Hannan !
Malheur à leurs sifflements de vipères !
Quelle peste que la famille de Kataros !
Malheur à leurs plumes !
Quelle peste que la famille d'Ismaël, fils de Phabi !
Malheur à leurs poings !
Ils sont grands prêtres, leurs fils sont des trésoriers, leurs gendres commandants et leurs valets frappent le peuple de leurs bâtons !

C'était là sans doute quelque refrain populaire, murmuré à bas bruit ; les pontifes n'en avaient cure. Que leur importaient de sourdes colères au-dessous d'eux, pourvu que nul éclat ne vînt troubler l'ordre public et les compromettre avec Rome ! Bien autrement dangereux leur paraissait Jacques, car sa sainteté lui donnait empire sur tout ce que Jérusalem renfermait d'honnête.

Les Pharisiens eux-mêmes le vénéraient pour son respect de la Loi ; or, les Pharisiens, c'était proprement le corps de la Nation ; hors d'eux, les Saducéens ne formaient qu'une minorité immorale et sceptique. Péril politique, froissements d'orgueil, rancunes de vices, tout exigeait qu'on étouffât sa prédication : les circonstances s'y prêtèrent :

Festus étant mort en Judée au commencement de l'an 62, Albinus fut désigné par Néron pour lui suc-

céder. Le nouveau procurateur fit route par l'Egypte, et par suite mit plusieurs mois à prendre le gouvernement de sa province. Dans cet intervalle, le souverain pontificat changeait également de mains; Hérode Agrippa destituant Joseph Cabi, installait à sa place Anne (Hannan), fils du grand prêtre de même nom, que le jugement et la mort du Sauveur ont rendu tristement fameux. Les violences haineuses étaient héréditaires dans cette famille, mais Anne le jeune se distinguait par sa dureté de cœur, son audace arrogante. Sentant mieux que tout autre à quel point la sainteté de Jacques discréditait lui et ses pareils, il résolut de le perdre.

Agrippa se trouvait alors loin de Jérusalem; Albinus, nous l'avons vu, tardait à y venir; l'occasion était unique de commettre sans contrôle, partant sans opposition, un meurtre légal. Anne la saisit, rassembla en hâte le Sanhédrin et fit condamner à la lapidation, comme violateurs de la Loi, Jacques et quelques-uns des frères. Il fut aisé de frapper ces derniers, pauvres et obscurs apparemment, plus difficile d'atteindre Jacques que toute la ville vénérait.

Un récit d'Hégésippe, où, sous des détails apocryphes, se découvre un fond de vérité, indique que les Sanhédrites furent contraints de ruser avec l'apôtre et d'exécuter leur sentence par surprise.

On était au temps de la Pâque, dit l'antique chroniqueur; ils amenèrent Jacques sur les terrasses du temple et le pressèrent de détourner de Jésus le Crucifié le peuple assemblé dans les parvis. « Pourquoi m'interrogez-vous sur Jésus, Fils de l'homme, cria-t-

il à haute voix ; il est assis au ciel, à la droite de la grande Vertu de Dieu, et il viendra dans les nuées du ciel. » « Hosanna au fils de David ! » répondit la foule.

« Nous avons mal fait, se dirent entre eux les Sanhédrites, d'attirer ce témoignage à Jésus ; montons et jetons-le en bas afin qu'effrayés ils ne croient plus en lui. » « Oh ! Oh ! le juste lui-même s'égare », se prirent-ils à crier et, montant sur la terrasse, ils le précipitèrent dans le parvis. Jacques ne mourut point sur le coup, mais se redressant il fit à genoux cette prière, la prière de son Maître sur la croix : « Seigneur Dieu, notre Père, je vous en conjure ; pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Les Scribes ne répondirent que par un cri de mort : « Lapidons Jacques le Juste », et ils commencèrent à lui jeter des pierres ; comme ils l'en accablaient, un des prêtres de la famille des Réchabites tenta de les arrêter : « Que faites-vous, dit-il, le juste prie pour vous. » Mais un foulon qui se trouvait là prit son maillet à fouler les draps et le frappa à la tête. Ainsi fut martyrisé l'apôtre.

Ce meurtre indigna les Juifs mêmes de Jérusalem, et ce furent les stricts observateurs de la Loi qui se montrèrent le plus irrités, car Jacques était leur gloire.

Plusieurs d'entre eux dépêchèrent en secret au roi Agrippa, lui demandant de réfréner la tyrannie d'Anne et d'empêcher le renouvellement de pareilles violences ; d'autres se tournèrent vers le nouveau gouverneur, qu'ils rejoignirent au moment où il partait d'Alexandrie pour la Judée.

A la nouvelle que, sans son agrément et au mépris de ses droits, on avait réuni le Sanhédrin en conseil judiciaire, Albinus envoya au pontife une lettre de colère et de menace, mais Anne n'eut pas le temps d'en ressentir l'effet, Agrippa l'ayant déposé pour lui substituer Jésus, fils de Danmée. Le pontificat d'Anne n'avait duré que trois mois.

Cette satisfaction donnée à l'indignation publique ne suffit pas toutefois à bannir de Jérusalem le trouble et l'inquiétude. L'opinion y demeura que Dieu vengerait la mort du saint ; aussi, dès que la guerre fondit sur le pays, beaucoup y virent l'approche du châtiment redouté. Tout du reste dans la cité sainte n'appelait-il pas le bras divin ? Au-dessous de magistrats corrompus, des imposteurs de toute provenance entretenaient dans la foule une fièvre continue de révolte ; les Zélotes y jetaient la terreur. Festus les avait réprimés sans trève ni merci, mais les bandes disséminées, courant le pays, ne pouvaient être saisies et détruites ; domptées sur un point, elles reparaissaient ailleurs. Albinus ne continua pas cette lutte ingrate ; moins probe que son prédécesseur, il ferma les yeux sur les entreprises de ces brigands ; bien plus, il leur fit payer sa connivence.

Ainsi désorientée, que pouvait la triste Jérusalem, qu'attacher sur l'abîme des regards éperdus et chanceler de vertige ? Vers la fin de cette même année (62), de sinistres clameurs commencèrent à retentir dans ses murs. Un paysan, Jésus, fils de Hannan, était venu à la fête des Tabernacles : nouveau Jérémie, il se prit tout à coup à crier dans le temple : « Voix de

l'Orient ! Voix de l'Occident ! Voix des quatre vents! Voix contre Jérusalem et le temple ! Voix contre les mariés et les mariées ! Voix contre tout le peuple ! »

Il courait jour et nuit dans les rues répétant le même anathème ; quelques grands, importunés de ses malédictions, l'arrêtèrent et le firent battre. Il ne dit rien, ne demanda pas grâce, mais se remit à crier comme auparavant.

Une telle audace déconcerta les magistrats ; craignant que cette voix ne vînt de Dieu, ils amenèrent ce Jésus au gouverneur Romain, qui ordonna de le flageller jusqu'à lui découvrir les os. Il ne pria personne, ne pleura point, mais, à chaque coup, il répétait d'une voix pitoyable : « Ah ! Ah ! Jérusalem ! » Albinus lui demanda qui il était, d'où il venait et la raison de ses cris.

Nulle réponse que sa lamentation habituelle. « C'est un fou », dit le gouverneur, et il le relâcha. Jésus, fils de Hannan, continua ainsi jusqu'au siège, sans parler à personne, sans se plaindre de ceux qui le maltraitaient, sans remercier non plus ceux qui lui donnaient à manger.

Aux jours de fête, ses cris redoublaient et jamais sa voix n'en devint rauque. Dès que la ville fut bloquée, il se mit à tourner autour des murailles en criant : « Malheur à la ville ! Malheur au temple ! Malheur au peuple ! » Il ajouta enfin : « Malheur à moi ! » et s'abattit, tué par la pierre d'une machine.

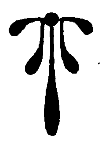
La ruine annoncée dès 62 par cet étrange voyant, ne devait s'accomplir que huit ans plus tard, mais rien désormais n'en pouvait conjurer l'approche, car



avec Jacques, le dernier rempart qui arrêtât la justice divine venait de tomber.

Nul apôtre, en effet, ne remplaça le « frère du Seigneur » à la tête de l'Église Mère ; la communauté chrétienne qui y demeurait, persécutée, tremblante, fut bientôt réduite à s'enfuir. Jérusalem, livrée seule au courroux du ciel, allait sentir « sur elle et ses fils le sang divin répandu ».

Un Groupe spiritualiste.



Les lois scientifiques de la Médiumnité

CONFÉRENCES DU PROFESSEUR ARULLANI, A TURIN

(*Annales des Sciences psychiques*.)

Ceux parmi nos lecteurs qui se souviennent du récit des expériences faites avec Eusapia, à Turin, par le professeur P. Foà et trois assistants du professeur Mosso (Voir *Annales*, avril 1907), se souviendront peut-être du scepticisme montré par le docteur Arullani, l'un des expérimentateurs — scepticisme qui lui valait la colère de « John King », qui se manifesta parfois même par des coups, frappés avec des morceaux de bois, sur l'investigateur trop sévère et fureteur. Cette ferme volonté d'aller au fond de la vérité valut pourtant au docteur Arullani une conviction complète au sujet de l'authenticité des phénomènes en question, et le 6 mars dernier, le docteur P.-F. Arullani, qui est professeur de neuropathologie à l'Université de Pavie, donnait à Turin une conférence publique dont rendent compte les journaux de cette ville.

Le conférencier débuta par une claire description de l'anatomie du système nerveux, de la loi de Lavoisier sur l'indestructibilité de la matière et celle de Mayer sur l'indestructibilité de l'énergie, pour passer à appliquer ces principes mécaniques à la force nerveuse dans ses différentes manifestations.



L'énergie nerveuse peut se transmettre au corps d'un de nos semblables, lorsque celui-ci possède un tempérament propre à répondre au premier, naturellement, ou bien grâce à des manœuvres spéciales pratiquées par le premier sujet sur le second. Il y en a des exemples dans la science, comme : 1° la suggestion à l'état de veille, c'est-à-dire ce procédé au moyen duquel on introduit dans le cerveau d'un individu éveillé, avec la parole ou le geste, l'idée du phénomène désiré : ce procédé est mis en œuvre non seulement par le médecin dans un but thérapeutique mais aussi par la nature même ; 2° la transmission de la pensée, c'est-à-dire l'effectuation, de la part d'un sujet, de l'action pensée par un autre, avec ou sans contact : il faut nécessairement une concentration unique et profonde de l'opérateur dans la pensée de l'action qu'il veut faire exécuter; 3° l'hypnotisme, qui s'obtient avec la méthode de la violence ou de la douceur ; l'individu endormi est sous la domination complète des sens et de la volonté de l'opérateur, et se trouve excessivement suggestionnable, même à distance; le système nerveux de l'hypnotisé répond alors harmoniquement au système nerveux de l'hypnotiseur parce que ce dernier peut exciter en lui tous les phénomènes de la sphère psychique et motrice ; 4° la télépathie, par laquelle le phénomène se vérifie entre des personnes très éloignées entre elles, même se trouvant parfois l'une dans un continent, l'Europe, par exemple, et l'autre en Amérique. Les faits se vérifient entre deux vivants, plus souvent entre un vivant et un agonisant, parfois pendant le sommeil

d'une personne ; c'est un grand danger qui atteint un sujet et ressenti contemporanément par l'autre, c'est la vision que l'un des sujets a de l'autre dans les conditions physiques ou morales où il se trouve, ou s'est trouvé à peu de temps de distance.

De la télépathie, on passe au phénomène médiumnique.

Il y a des sujets qui, outre leur propre énergie nerveuse abondante, en soustraient en partie de personnes liées avec elle par la chaîne, et réussissent à l'accumuler à la périphérie du corps en une quantité et une tension assez grandes pour la faire rayonner de l'extérieur, de manière à obtenir une projection en dehors de toute la substance nerveuse fonctionnant, de sorte qu'ils viennent à avoir une extériorisation de la sensibilité et de la motricité. Dans ces sujets, on trouve en outre la possibilité d'obtenir des phénomènes suggestifs, de transmission de pensée et de télépathie. Le *médium*, par conséquent, dans l'état médiumnique, fait rayonner à l'extérieur de son corps, dans l'ambiant externe, l'énergie nerveuse qui, une fois extériorisée, se propage en rayons sensitifs et mécaniques. La preuve de cette vérité nous est donnée dans les séances médiumniques mêmes, dans lesquelles, si l'on serre par exemple la table qui se meut, le *médium* souffre comme si l'on étreignait avec la main sa personne même. Dans le plus fort état médiumnique, qui s'obtient pendant le plus profond sommeil médiumnique, l'extériorisation de l'énergie nerveuse est à son maximum, et c'est donc le moment le plus favorable pour la *matérialisation*,

qui se manifeste comme des formes visibles, d'une densité diverse ; mais l'énergie et le fantôme dont le médium est le miroir réflecteur, après avoir produit le travail en question, comme l'énergie en mécanique, se dissolvent.

Le fantôme contient de même des rayons sensitifs et mécaniques, qui lui viennent directement du corps du *médium* conscient, ou indirectement par suggestion des assistants sur le *médium*, ou enfin par influence de personnes même éloignées. Dans ces faits réels de télépathie, on peut parler d'autonomie du fantôme.

Cette théorie générale trouve ses manifestations multiples, variables selon la figure neurologique et psychologique du médium. C'est elle qui explique ces auto-suggestions médiumniques, d'un degré supérieur à celles hypnotiques, par lesquelles les facultés intellectuelles du médium s'exaltent, et non seulement dépassent la mesure normale, mais peuvent donner lieu à des modalités et des combinaisons diverses, par lesquelles, par exemple, le médium parle des langues qu'il ignore, et fait de la musique avec des instruments sur lesquels sa main ne s'est jamais exercée.

Le professeur Arullani tire de là son principe que le médium est un organisme complexe, et complexe est aussi l'essence de son énergie nerveuse extériorisée ; par conséquent, la théorie explicative des phénomènes ne peut — ainsi qu'on l'a trop fait jusqu'ici — être réduite à unité de cause.

Certainement, avec cet axiome, l'essence de l'éner-

gie médiumnique n'est pas encore expliquée. Et c'est la raison pour laquelle des cerveaux profonds et doctes recourent à l'intervention des esprits. Sans pouvoir les nier à priori, le professeur Arullani ne voit pas la nécessité de son hypothèse. Outre les rayons sensitifs et mécaniques, des rayons radio-actifs, des rayons électriques, thermiques et d'autres inconnus sont contenus dans l'énergie médiumnique. Nous devons étudier comment ces rayons se comportent avec tous les rayons des autres énergies libres dans l'atmosphère (soustraction, augmentation, neutralisation) et l'influence que possède sur tout ceci la température ambiante et surtout la qualité de la lumière.

Alors peut-être nous pourrons expliquer : la facilité (l'aide) que le médium trouve à pouvoir concentrer son énergie nerveuse ; l'action que celle-ci a sur les forces moléculaires des corps, c'est-à-dire sur le rapprochement des molécules, ainsi que le prouverait la possibilité de se rapetisser que possède la matérialisation (comme l'aurait observé l'Américain Brackett) et sur l'éloignement de ces molécules, comme le prouverait la désagrégation de certaines substances, et le contraire : la lévitation même du médium, qui tient du surnaturel.

Certainement, le corps humain est soumis aux mêmes lois qui règlent la matière et l'énergie des autres corps. Ceci est prouvé : 1° par la radio-activité humaine, découverte par Charpentier; 2° les phénomènes fermentatifs, obtenus aussi par des métaux communs finement divisés, pour la production de

faibles courants électriques entre les molécules du métal et ceux de la substance fermentée. On peut identifier ces phénomènes fermentatifs avec les phénomènes vitaux et l'on voit poindre ainsi l'origine des phénomènes vitaux dans la production de faibles courants électriques ; 3° les effets des faibles courants électriques sur la substance nerveuse humaine.

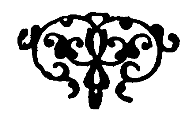
Donc dans le travail des tissus (dans la vie) toute la trame nerveuse, en forme d'éventail, serait continuellement parcourue par des courants électriques en sens centripète et centrifuge ; le cerveau les accumulerait, les perfectionnerait et en dégagerait de lui-même, sous la forme d'énergie nerveuse plus élevée et plus complexe, c'est-à-dire de l'intelligence et de la pensée.

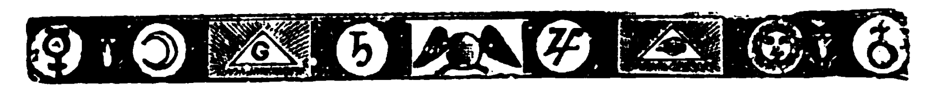
Après le transport à distance et l'utilisation pratique de toutes les énergies connues, qu'y a-t-il donc d'étonnant si l'énergie humaine, en certaines circonstances, peut rayonner à distance et être reçue comme expression de phénomènes suggestifs, hypnotiques et télépathiques, ou bien si, comme dans les médiums, elle peut subir à l'extérieur des procédés spéciaux de condensation en formes matérialisées ?

Ainsi, l'expression populaire que, lorsqu'un individu est nerveux, il a de l'électricité dans le corps, trouve sa pleine confirmation scientifique.

L'énergie humaine est une partie de l'énergie cosmique. Et par un hymne ailé et inspiré à la sympathie profonde qui relie indissolublement ces deux énergies, la puissante conférence du professeur Arullani prit fin au milieu d'une véritable ovation.

Nous saisissons l'occasion pour faire remarquer que le professeur Arullani avait déjà tout dernièrement développé, en partie, ses idées sur l'argument dans une brochure intitulée : *Sulla medianita d'Eusapia Paladino* (Turin, Rosenberg et Sellier, 1907; prix : 1 franc). Cet intéressant petit ouvrage contient aussi une étude physiologique sur le médium napolitain ; le professeur Lombroso l'a cité à plusieurs reprises dans son article que nous avons publié dans notre fascicule du 1er février dernier.





PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

DE LA THÉURGIE EN MÉDECINE [1]

I

Parmi les innombrables questions que soulève dès maintenant la synthèse future, j'ai choisi la Médecine spirituelle et la Théurgie en médecine.

Ce sujet dont je vais vous entretenir est bien passionnant, puisqu'il s'agit de secourir nos semblables pour les garder près de nous le plus longtemps possible, et de faire tout en notre pouvoir pour les arracher aux affres de la douleur et de la mort.

Je vais donc faire tous mes efforts pour vous le présenter sous une forme simple et pratique surtout.

Je vous ferai d'abord un très court aperçu de l'historique de la médecine occulte, hermétique et spirituelle des temps les plus anciens jusqu'au moyen âge, afin de vous faire voir que le sujet n'est pas nouveau et qu'en vous l'exposant, j'ai simplement

(1) Résumé de la Conférence faite à la Société d'Études psychiques de Nancy, dans sa séance du 10 novembre 1907, par Mme le docteur JENNY LIERKMANN.



voulu vous esquiser à grands traits l'origine de la médecine spirituelle et théurgique.

Les doctrines spiritualistes, lorsqu'elles sont bien comprises, pourraient être comparées à la fameuse fontaine de Jouvence, qui faisait renaître la jeunesse dans les corps épuisés.

Vous avez certainement remarqué que, lorsque votre esprit s'est ouvert aux idées de l'au-delà, un espoir nouveau est venu doubler les forces de votre âme.

Appliquez le spiritualisme à la philosophie, et elle devient lumineuse.

Êtes-vous artiste? C'est dans le spiritualisme que vous puisez l'inspiration de vos œuvres les plus nobles.

Eh bien! je voudrais vous montrer aujourd'hui qu'il existe aussi une médecine qu'on pourrait appeler médecine spiritualiste, beaucoup plus féconde en résultats que la médecine ordinaire ou matérialiste.

Le spiritualisme n'est pas une doctrine nouvelle; le Christ même est venu nous l'enseigner, et les Évangiles, incompris pour beaucoup d'entre nous, n'en sont que la base.

La médecine spirituelle non plus n'est pas nouvelle, les anciens en connaissaient à fond les branches les plus variées.

La théurgie, qui au temps de l'École d'Alexandrie faisait partie intégrante de la médecine, remontait déjà très loin, puisque la tradition la rapporte à Hermès Trismégiste, roi de Memphis, vingt siècles avant le Christ.

Le premier homme de l'antiquité qui se soit occupé



de l'art de guérir, Esculape, vécut, à ce que l'on suppose, quatorze siècles avant l'ère chrétienne. Fils d'Apollon, il fut surnommé le dieu de la médecine, et Hygie, sa fille, symbolisait la santé.

Il examinait minutieusement ses malades et, après s'être rendu compte de leur état, leur faisait des prescriptions « mystiques », c'est-à-dire inspirées par les divinités ou les invisibles.

L'Inde fut le berceau de la médecine; c'est dans l'Inde que puisèrent les prêtres égyptiens qui initièrent Moïse et Pythagore.

Isis était la déesse de la médecine.

Vers l'an 456 avant le Christ, nous voyons Hippocrate, le plus grand médecin de l'antiquité, faire de la médecine spirituelle.

Sortie des temples initiatiques, où elle était exclusivement enseignée, la médecine fut vulgarisée par Hippocrate, surnommé à juste titre le « père de la médecine ».

Né à Cos, île de la mer Egée, il fut le premier clinicien au temps de la splendeur d'Athènes, au grand siècle de Périclès. C'est lui qui personnifie l'École de Cos et qui a, pour ainsi dire, fondé la médecine.

A cette époque, nous dit Grillot de Givry, la médecine se scinda en deux doctrines : l'une ésotérique, enseignée aux adeptes ; l'autre exotérique, dont s'emparèrent les esclaves.

Il en fut ainsi jusqu'à l'arrivée du Christianisme, où la profession médicale redevint, pour ainsi dire, sacerdotale.

Jusqu'alors, nous voyons la médecine enseignée



seulement au point de vue science; tandis qu'à partir de maintenant, elle va être caractérisée par le dévouement et la charité.

C'est ainsi qu'on voit se fonder les premiers hôpitaux, ainsi que les premiers ordres de religieuses : les Diaconesses, préposées à donner leurs soins aux malades de ces hôpitaux.

Puis vers le neuvième siècle, l'enseignement de la médecine redevient encore enseignement monastique et comprend surtout l'étude des simples et des plantes.

Mais l'École de Bagdad, qui fut le véritable centre intellectuel en Orient, avait conservé les traditions de la médecine occulte.

Bientôt les alchimistes introduisirent de nouveau les deux branches de l'art médical : médecine ésotérique et exotérique, fondues en une seule.

A la suite de cette fusion, vers le douzième siècle, on voit se fonder les premières facultés de médecine : celle de Montpellier, illustrée par Arnaud de Villeneuve ; celle de Milan, illustrée par Lanfranc, surnommé le « maistre de bonne mémoire » et enfin celle de Bologne.

A cette époque, tout médecin était alchimiste.

Les Facultés s'emplissent d'étudiants, les uns pour l'occultisme, les autres pour les sciences naturelles; la médecine est exercée autant par les ecclésiastiques que par les civils, jusqu'à ce que les adeptes et les initiés se retirent peu à peu de ces Facultés et que l'enseignement médical redevienne encore absolument exotérique.

Pendant plus de deux siècles, on assiste à d'interminables querelles entre les barbiers chirurgiens à robe longue, les barbiers-chirurgiens à robe courte, les praticiens à robe longue, les apothicaires, et ainsi jusqu'à l'arrivée du célèbre Ambroise Paré, grand spiritualiste, qui avait coutume de dire, quand il avait arraché un malade à la mort : « *Je le soignai et Dieu l'a guéri.* »

Bientôt la médecine occulte renaît avec Paracelse, célèbre alchimiste et médecin tout à la fois, qui fonda l'Université de Bâle.

C'est lui qui fut un des premiers à secouer le joug des anciennes doctrines.

C'est en somme Paracelse et Van Helmont qui préparent l'émancipation de la médecine. Aussi c'est de Paracelse que Leibnitz disait : « C'est le plus médecin de tous les fous, et le plus fou de tous les médecins. »

Il s'inspirait de la philosophie, de la théosophie, de l'astronomie et de l'alchimie, et c'est ainsi qu'il établit le principe d'une âme corporelle présidant à la vie du corps, et d'une âme spirituelle qui survit à ce corps. L'archée est l'esprit de vie ou le régulateur des phénomènes vitaux.

Paracelse fut aussi le précurseur de l'homéopathie, en traitant lui-même par des doses infinitésimales, se basant sur ce principe : *que c'est l'esprit du médicament qui agit et non la quantité.*

Il rechercha aussi la pierre philosophale.

Je vous ai nommé tout à l'heure Van Helmont : ce fut un célèbre chimiste et médecin belge, un illuministe aux conceptions souvent géniales.



Il préconisait par-dessus tout le traitement magnétique des plaies et de bien d'autres maladies d'origine spirituelle. Très intuitif, il avait des songes révélateurs, et pensait que les remèdes enlevaient le mal, non par la puissance du médicament, mais en vertu d'un don de la divinité, qui aide la nature et qui est médicatrice par elle-même.

II

Après cet aperçu de l'historique de la médecine, je dois vous dire qu'à l'arrivée de Paracelse : médecine, pharmacopée, alchimie, astronomie, kabbale et philosophie se fondent en une même science, et que de cette synthèse sont sorties beaucoup de méthodes différentes pour obtenir la guérison des maladies.

1° La médecine occulte. Celle qui néglige ou ne tient aucun compte des phénomènes morbides du corps physique et qui, basant son diagnostic sur l'examen astral du malade, traite directement la vie propre dans son corps visible (1);

2° La médecine hermétique, qui consiste dans le maniement des fluides psychiques allié à la connaissance des dynamismes astraux;

3° La médecine spagyrique ou alchimique, qui consiste à dynamiser tous les médicaments de la nature physique;

4° La médecine magique, qui a pour but de faire

(1) Sédir, *Science maudite.*

appel aux agents spirituels de la nature, agents de tout grade, et de toutes qualités;

5° La médecine homéopathique ou celle des semblables, qui consiste dans la dynamisation des molécules d'un médicament;

6 La médecine allopathique ou ordinaire, ou médecine des contraires;

7° La médecine spirituelle, qui comprend le magnétisme et la théurgie.

III

Aujourd'hui, le mode de thérapeutique le plus employé est l'allopathie, ou médecine ordinaire.

Elle ne considère dans l'homme que son corps physique, son corps matériel. C'est en lui qu'elle voit la cause de toutes les maladies, quelles qu'elles soient; c'est donc exclusivement à ce corps qu'elle applique ses remèdes; mais la santé physique n'est pas toujours la vraie. Il manque donc une méthode combinée, donnant naissance à une médecine morale dont les résultats dépasseront toutes suppositions actuelles.

L'homme constitué est une lumière qui éclaire les ténèbres.

Vous savez tous que l'homme se compose de trois corps ou trois « principes » :

1° Son corps physique tenant de la matière;

2° Son corps astral, qui est un foyer d'énergie tenant de la vie universelle, et qui représente, en



somme, la vie par l'intermédiaire des organes physiques. Car c'est à l'aide du corps astral, aussi bien que du corps physique, que l'âme entre en rapport avec le monde visible ;

3° Son corps spirituel, tenant du divin.

Eh bien ! la première source de la santé de l'homme, c'est la vie spirituelle.

La seconde est l'astrale et, en troisième lieu seulement, la santé physique.

Il y a une comparaison bien simple pour expliquer la fonction de ces trois corps et, par conséquent, la source des différentes maladies :

C'est celle d'une lampe à pétrole allumée ;

Le corps spirituel est représenté par la flamme ;

Le corps astral par le pétrole ;

Le corps physique par le corps de la lampe.

La flamme est du soleil qui était caché quelque part et qui reparaît.

L'esprit ou corps spirituel est du divin qui reparaît aussi.

Eh bien ! quand la lampe éclaire mal, cela peut dépendre de trois causes :

Ou de la mauvaise qualité de la mèche, qui représente le conduit physique de la vie ;

Ou du pétrole, qui peut être mauvais (mauvais astral) ;

Ou du corps de lampe (ou corps physique).

La lampe a deux ressources de combustion : le pétrole et l'air ; elle respire.

L'homme aussi respire l'astral universel.

Quand nous examinons une lampe, la chose im-



portante est de voir si elle éclaire bien, et, si elle éclaire mal, d'en déterminer la cause : soit dans la mèche, soit dans le pétrole, ou le corps de lampe ; autrement dit, si c'est une maladie de la flamme ou corps spirituel, ou du pétrole (corps astral).

Si l'homme a le calme du cœur, son esprit rayonne comme la flamme. Il y a des êtres qui ont subi les douleurs les plus atroces et qui ont le calme du cœur. Ceux-là sont équilibrés ; c'est l'indice de l'équilibre de l'être qui a bien rempli sa mission.

Tout être qui reste dans son axe ou son plan a le calme du cœur.

La santé astrale, elle, se détermine par le rayonnement qui se perçoit dans la main.

Vous comprenez bien, d'après ces données, que la philosophie, la théorie même de la médecine matérialiste ou exclusivement physique, est en quelque sorte fausse ou incomplète et que ses moyens d'action sont empreints de quelque brutalité ; parce que ce qui peut s'appliquer au corps physique ne peut s'appliquer au corps astral, ni au corps spirituel, et voilà ce qui vous explique les nombreux insuccès de praticiens même les plus savants et les plus dévoués.

Qu'importe-t-il de savoir, lorsqu'on se trouve en présence d'un malade ?

Est-ce une maladie purement physique, venant de la terre, ou une maladie ayant sa source venant de l'astral, ou une maladie venant du corps spirituel ?

Dans le premier cas, la médecine ordinaire réussit toujours ; mais, dans le second cas, c'est-à-dire toutes les fois qu'il s'agira de « redresser l'astral pour agir



sur le physique, la médecine rationnelle sera l'homéopathie, dont le spiritualiste Hahnemann fut le fondateur.

Troisième cas : Si la maladie est d'origine spirituelle, le seul remède sera la théurgie ou la prière.

En résumé, maladies physiques, telles que courant d'air, refroidissement, choc physique, toutes celles propres aux tissus auront pour correctif la médecine ordinaire ou allopathique.

Les maladies de l'astral, c'est-à-dire engendrées par de mauvais actes, de la méchanceté, de mauvaises pensées, de la colère, du manque de charité, maladies que nous engendrons nous-mêmes par une sorte de réaction d'empoisonnement de l'atmosphère, comme les maladies chroniques du foie, de l'estomac, seront justiciables de l'homéopathie.

L'hystérie et l'épilepsie, maladies du grand sympathique, dites « maladies de surprise » à la suite d'une frayeur dans laquelle se débat le sujet entre la vie et la mort, de même que l'aliénation mentale ou le cancer, ne pourront être traitées que par la théurgie.

(*A suivre.*) Dr Jenny LIERKMANN.



LE VOYAGE DE KOSTI

(*Suite.*)

Mais l'Ordre doit être aussi quelque chose d'individuel dans l'homme, et cela ne peut arriver que si la pensée, la volonté et l'action sont en unité avec l'Ordre éternel des choses.

Penser, vouloir ou agir, ne peut donner cette unité; l'esprit doit être réalisé dans la volonté, la volonté dans l'action, la raison et le cœur doivent se transformer en action.

La duplicité est en contradiction avec la Loi de l'Unité. Penser, vouloir et agir autrement, est cette duplicité qui est la destruction du bonheur humain, et sa politique sera connue un jour sous le nom de politique universelle. L'ennemie de la Vérité, la mère de toute fausseté, est formée par l'erreur de la raison, entretenue par les passions du cœur, et on lui rend hommage par les vices des actions.

Quelles funestes conséquences naîtront forcément quand la morale, la science et les arts mêmes quitteront leur voie, et deviendront les médiateurs du vice et des passions! — Tout sera alors apparence, nulle part la Vérité. Partout les hommes auront leur bien et leur intérêt personnel comme Loi, et se serviront



de la pauvre humanité comme Moyen, pour atteindre leur But sans réfléchir où ce désordre les amènera forcément.

Celui qui veut faire du bien doit persuader l'humanité que cette grande œuvre exige le bonheur, le contentement, le plaisir de tous; que le bien-être de tous doit être le But, l'Ordre éternel, la Loi, et l'homme le Moyen.

Tant que la raison pure n'anime pas la pensée; le bon vouloir, la volonté; les bonnes œuvres, les actions, on ne peut espérer que peu de bien, tandis que la transformation des hommes peut procurer de grands profits à l'État par les science et les arts, s'il sait comment les appliquer suivant les lois éternelles de la Divinité et de la Nature. En cela consiste le privilège de l'Esprit sur l'esprit.

Mais un jour, le monde se trouvera corrompu dans la pensée par l'erreur, dans le vouloir par les passions, et dans l'action par le vice.

Les erreurs sont le Nombre, les passions, la Mesure, les vices, le Poids. Pour l'amélioration des hommes, il est nécessaire que la pensée le vouloir et l'action reviennent à l'Ordre; alors disparaîtront les erreurs, les passions et les vices.

L'esprit et le cœur de l'homme sont des choses essentielles de l'éducation.

L'esprit doit penser purement, le cœur doit vouloir purement; le bien en sera forcément le résultat.

Les sciences et les arts s'offrent comme Moyen pour réaliser ce grand travail.

L'homme est un être intellectuel et physique, il a

esprit et cœur, esprit pour penser juste et bien, cœur pour agir vrai.

L'esprit peut être guidé par les idées et les sentiments ; le cœur, par des sensations et des actions.

Les sciences et les arts nous montrent la façon d'instruire et d'émouvoir.

On cherche à rapprocher les hommes d'une vérité par la raison, ou de subjuguer leur cœur et leurs sensations par une fausse lumière.

La raison émeut ; le cœur l'emporte.

Si l'homme veut instruire, il doit tout chercher dans l'Ordre de la Nature pour lui identifier son objet, et le résultat de cette identification est l'admiration, l'enthousiasme et la conviction.

S'il a atteint son but, il doit s'efforcer de ramener à l'unité l'identification naturelle de l'esprit avec les sentiments de l'individu, le résultat est l'émotion.

Si l'on veut instruire, on doit identifier des vérités avec l'esprit du disciple ; si l'on veut émouvoir, les vérités doivent être identifiées avec son cœur.

La raison se sert de l'idée du bonheur, du contentement et du plaisir, par la puissance de l'imagination, le résultat est instruction et émotion.

Les règles fondamentales, prises dans la nature humaine, sont les suivantes :

Si je veux me faire comprendre de quelqu'un, c'est à sa raison que je dois m'adresser.

Si je veux lui faire éprouver des sentiments et des sensations, je dois les chercher dans son cœur.

La mesure de l'enseignement consiste à connaître le degré d'intelligence du disciple.

La mesure des sentiments consiste à connaître le degré de sentiment qu'il possède.

Chaque homme possède un certain degré d'intelligence générale, et il en est de même des sentiments.

Il peut avoir, en outre, des degrés d'intelligence spéciale, conforme à ses idées, à son tempérament, etc. Chaque enseignement doit être fait successivement, enchaînant deux idées par une troisième, médiane.

Chaque émotion du cœur doit se produire successivement. On y arrive en unissant les sentiments entre eux, au moyen de sentiments médians.

Les lois de l'enseignement et de l'émotion sont les mêmes.

L'homme pense, désire, agit et sent.

Dans sa pensée consiste sa faculté de raisonnement, son « rational »; dans ses désirs, sa faculté de convoitise, sa concupiscence; dans son sentiment, son irascibilité ou son désir de plaisir, et son horreur du déplaisir.

L'exercice de la première faculté a pour résultat l'erreur et la vérité.

L'exercice de la deuxième faculté a pour résultat le bien et le mal.

L'exercice de la troisième faculté a pour résultat le plaisir et le déplaisir.

L'erreur ou la vérité conduisent la raison; le bien ou le mal, la volonté; le plaisir ou le déplaisir, les sentiments.

Ainsi est déterminée la raison, la volonté et l'action.

La raison se décide d'après l'examen de la vérité



et de l'erreur. La volonté, d'après les penchants vers le bien et le mal. Les actions, d'après les sentiments de plaisir et de déplaisir.

Le jugement doit être déterminé par le sentiment du bien. La volonté, par le sentiment du vrai. Les actions, par le sentiment du beau.

L'homme veut la Vérité, la connaissance, pour la raison ; le Bien, pour son cœur ; du Plaisir, pour son sentiment.

Ce sont les instincts de l'amour-propre, par lesquels l'éternel principe primordial des choses mène les hommes, par eux-mêmes, vers leur bonheur, leur contentement et leur plaisir.

Mais l'ordre interverti du monde rend ces simples voies difficiles aux hommes, empêche son intelligence de reconnaître le Bien, parce qu'il voit partout un bien imaginaire, au lieu du Bien réel, et dépense toutes les forces de son esprit à des œuvres que dédaigne la vraie intelligence. Il empêche le cœur de vouloir le Vrai, parce qu'il caresse sa volonté avec des chimères, des objets qui sont sans vérité et sans valeur pour le cœur, comme pour le sage. Il empêche enfin les hommes d'agir d'après l'Ordre, parce que la plupart trouvent plus de plaisir dans le désordre que dans l'Ordre, et parce que la route du Bien est rendue difficile, tandis qu'elle devrait être semée de fleurs.

Comment en serait-il autrement ? l'humanité ne doit-elle pas s'humilier ? ne doit-elle pas nécessairement descendre jusqu'au dernier échelon de la dégradation, si l'on profane la suprématie de l'intelli-

gence de la façon la plus honteuse, en se servant de l'intelligence comme moyen pour corrompre les hommes ?

Ainsi ils formeront un jour un ordre hors de Dieu et profaneront l'hommage au Principe primordial. Intelligence, cœur et action seront corrompus à l'extrême, et se créeront une idole, à laquelle, pour léur perte, ils rendront hommage.

La Nature nous montre comme elle est unie et forme une chaîne harmonieuse, le Bien avec le Vrai, le Vrai avec le beau, la Connaissance avec le Bien, la Vérité avec la Volonté, le Beau avec l'Action.

Elle nous montre aussi comment le jugement agit sur les penchants, les penchants sur les sentiments, et nous donne la mesure générale des effets de l'Esprit sur l'esprit, du Cœur sur le cœur.

Morale, Sciences et Arts sont trois sœurs inséparables, qui guident les pensées, la volonté et l'action de l'homme, et le conduisent vers le Bien, le Vrai et le Beau, dans lesquels il trouve son bonheur, son contentement et son plaisir.

Penser purement est la félicité suprême de l'être pensant; sentir juste, le plus grand contentement de l'être voulant; agir en beauté, le plus grand délice de l'être agissant.

La Lumière est la nécessité de l'intelligence humaine, les sentiments et les sensations sont les nécessités du cœur; on trouve la Lumière et la Chaleur dans le soleil de l'Ordre éternel.

Celui qui cherche à supprimer la lutte vers la Lumière, la nécessité du sentiment, ne connaît ni



l'esprit ni le cœur humain. Le sage conduit l'intelligence et guide le cœur, l'ignorant tâche de supprimer les deux.

Sciences et arts ne seront, par conséquent, jamais nuisibles, tels qu'ils sont sortis de la main du Créateur, comme Moyens, pour la formation des hommes. L'abus rabaisse leur dignité, car l'homme prend son intérêt comme But de la science, son « Moi » comme But des arts; l'Ordre est interverti et l'harmonie détruite.

O hommes, apprenez donc à connaître le But de votre destinée! N'abusez pas des présents que le Créateur vous a confiés pour votre bien; apprenez à connaître la Base de votre bonheur, de votre contentement et de votre plaisir. Elle siège dans votre esprit, quand il est attentif aux signes de la Nature; elle siège dans votre cœur, quand il obéit à ces signes.

Mais l'aveugle guide toujours l'aveugle, le désordre veut dicter des lois à l'Ordre; les passions veulent tenir les passions en laisse. L'homme est une idée, une idée de Dieu, la plus belle lettre de la Création; il porte le caractère de la Divinité, son intérieur dévoile la signification de la Parole que l'Unité a prononcée. Mais cette lettre divine est dénaturée par les faux traits de la sensualité qui lui ont dérobé sa dignité originelle. L'Idée qui est sortie si pure de la bouche de Dieu, est également dénaturée, la sensualité l'a accueillie et corrompue par l'adjonction d'elle-même.

(*A suivre.*) ECKHARTSHAUSEN





PARTIE LITTÉRAIRE

L'INITIATION DE LA MORT

S'ADRESSANT AU POÈTE MYSTE

Que soit fait ton vouloir ! Regarde, ô poète,
Je vais te dévoiler l'énigme du tombeau,
Tu verras ce que cache aux yeux ma silhouette
Des rives d'au delà jusqu'au divin Flambeau.

Mais sache que tout meurt ce que touche ma dextre :
Hommes, Dieux, univers, gloire, amour et beauté !
Elle fait oublier l'éphémère terrestre,
Et des morts abdiquer la personnalité.

Tu vas donc, jeune encor, mourir à cette terre,
Tu ne prendras plus goût aux plaisirs énervants,
Parmi la tourbe humaine à jamais solitaire,
Vivant, tu passeras, mort parmi les vivants !

L'Illusion fuira devant tes yeux funèbres,
Où les humains verront des lueurs d'au-delà,
Mais ils te railleront, car un mur de ténèbres
Va te séparer d'eux que la vie aveugla !

En tout, te poursuivra comme une hantise
La révélation de ce que tu vas voir,
Rien n'aura de secret pour ta froide analyse...
Mais réfléchis avant de vouloir tout savoir !



Car trop tard les regrets monteraient à ta lèvre,
Je suis inexorable et ferme en mon dessein,
Réfléchis... ! Il est temps encor ! Laisse la fièvre,
Si tu n'es qu'irrité, s'exhaler de ton sein !

Beaucoup ont, comme toi, trop présumé d'eux-mêmes,
Et, le voile levé des mondes décevants,
Ont reculé d'effroi, l'œil hagard, le front blême,
Trop tard ! ! Ils n'étaient plus que cadavres vivants !

LE MYSTE

Mort ! Quand je t'appelai, la colère et la haine
N'agitaient pas mon cœur froidement convaincu...,
J'ai sondé le néant de l'existence humaine,
Si je t'appelle, Mort, c'est que j'ai trop vécu !

LA MORT

Eh bien ! meurs ! Meurs enfin de sonder le mystère
Que l'homme n'entrevoit qu'au jour du grand tribut,
Mais que quelques élus, comme toi, sur la terre,
Ont pénétré, lassés de végéter sans but !

LE MYSTE

O Dieu ! Je sens le froid se glisser en mon être !
Mon cœur cesse de battre et se ferment mes yeux !
L'onde de l'au-delà dans mon cerveau pénètre !
Tout s'éteint, bruit terrestre et lumière des cieux !
O ténèbres... Néant ! Vaste chaos...
. . . .

LÉON COMBES



UN SECRET PAR MOIS

Voici un moyen curieux de rendre incombustible un papier précieux, testament ou autre. Prenez du fort vinaigre, des blancs d'œufs, un peu de mercure, battez bien, vous obtiendrez une mixture avec laquelle il faut oindre le papier qu'on veut rendre à l'épreuve du feu (avant d'écrire bien entendu. Laissez sécher et recommencez trois fois. Le feu ne pourra brûler ce papier. (D'un vieux livre.)

VISION

J'étais d'abord dans un lieu assez sauvage; beaucoup de verdure, de grands rochers illuminés par le soleil. Je trouvai cela si beau que j'appelai ma mère au dehors pour le lui faire admirer. Il faisait très beau; c'était l'été, mais comme je regardais le ciel, je vis que le fond de l'horizon était très noir et que ces nuages s'avançaient vers nous très vite. Je rentrai, puis ressortis presque aussitôt et, à mon grand étonnement, je ne vis plus le nuage où il était. Cette place était bleue, mais il était maintenant sur moi. J'aurais pour ainsi dire pu le toucher avec la main. J'observai que c'était comme un grand animal à la tête cylindrique. J'étendis la main vers cette tête qui se retourna et happa ce que je tenais: un papier ou un mouchoir. Je pensai : c'est bien une force vivante.

Ensuite, c'est encore l'été et la lumière, une route avec de beaux peupliers, le soleil était déjà invisible d'où j'étais, mais le haut des arbres était illuminé. En l'air,



pas très haut, quelque chose volait, que je pris pour un oiseau, mais qui était une petite fille qui revint bientôt à terre. Des Dames inconnues disaient que cela lui arrivait souvent de s'enlever et qu'elles le pouvaient aussi. Je me souvins alors que je le pouvais aussi et m'enlevai aussitôt pour *voir le soleil*. Je montai, montai sans effort; tout à coup, je vis à ma gauche, du ciel à la terre, une gigantesque étoile à 8 ou 10 pointes lumineuses, mais non rayonnante. Elle disparut bientôt. J'allais toujours et voyais fuir les villages, les campagnes.

Je passai au-dessus d'une vaste enceinte; au milieu il y avait une construction sans toiture entourée de jardins; tout, les murs, la terre, etc., etc., étaient d'or. Je distinguai des chambres dans deux desquelles, assis sur des chaises antiques, se tenaient deux vieillards vêtus de blanc, qui dormaient. Ils se tenaient dans des directions diverses et c'était triste de les voir dormir au milieu de cet or. J'étendis la main droite au-dessus d'eux et chantai si haut qu'il semblait que ma voix dût être entendue de tout l'univers : Paix aux hommes sur la terre au nom de Jésus-Christ. Aussitôt, les deux vieillards s'éveillèrent et levèrent la tête vers moi. Je répétai le même chant, mais j'avançais toujours et les oubliai bientôt. Tout à coup je vis le soleil que je cherchais, à l'horizon, mais au lieu d'être le petit soleil que nous connaissons, c'était un immense demi-cercle qui occupait un grand espace. Il y avait un point plus éclatant d'où sortaient continuellement des gerbes d'étincelles dont chacune étoit un être vivant, et je voyais distinctement des myriades d'êtres s'agiter sans cesse dans cette lumière resplendissante. Je voulais m'y précipiter et je m'avançais très vite: j'entendais une musique ravissante qui émanait de la lumière et qui en complétait l'harmonie.

Tout à coup, je me trouve à terre, il fait nuit, je n'entends plus que des sons vagues. Quelqu'un auprès de moi dit : « C'est fini. » Je ne le veux pas, je veux encore remonter, cet être me pousse pour m'aider, mais je ne peux plus, c'est bien fini. C'est la nuit.

X.



La « Possédée » de Bab-el-Oued

Alger, 3 mai.

L'Algérie semble devenir la terre de tous les phénomènes d'occultisme. Il n'y a pas bien longtemps, le monde entier fut occupé par ce qu'on appela le fantôme de Bien-Boa.

C'était chez le général Noël, à la villa Carmen, près d'Alger. Bien-Boa, apparition matérialisée, se montra vêtu d'une draperie blanche et coiffé d'une sorte de turban. M. le professeur Charles Richet, président de la Société des recherches psychiques, alla même jusqu'en Algérie pour étudier le phénomène. L'affaire fit un bruit énorme, donna lieu à de retentissantes polémiques. Puis ce fut le silence le plus complet. Qui donc se souvient encore de Bien-Boa ?

Quelque temps après, l'attention publique fut de nouveau attirée par les faits et gestes d'un cultivateur nommé Pons et habitant Mustapha, non loin d'Alger.

Pons se prétendait inspiré, il faisait des miracles, il guérissait. L'affluence des malades fut telle que la police dut intervenir. Il paraît que Pons continue encore à être consulté.

La bizarre petite bonne.

Aujourd'hui, c'est Mlle Thérèse Sellès qui fait parler d'elle. On l'appelle déjà couramment la possédée de Bab-el-Oued.

Bab-el-Oued est un des faubourgs les plus populeux d'Alger. C'est là, place Lelèvre, qu'habite la famille Sellès, composée du père, employé aux tramways, de la mère et de huit enfants.

Mlle Thérèse Sellès, l'aînée des enfants et l'héroïne de l'histoire, a quatorze ans et trois mois. Elle est grande, forte et bien constituée. La figure est expressive et agréable, l'œil parfois perdu dans le vague, Thé-



rèse Sellès a un léger défaut de langue, ou plutôt une gêne dans la prononciation. Enfin, elle n'a reçu qu'une instruction très rudimentaire.

Détail qu'il faut noter : à douze ans, ses parents la mirent à l'ouvroir des sœurs de Bab-el-Oued. Là, son esprit fruste fut frappé par les cérémonies mystiques en usage dans cette communauté. Son cerveau en a gardé de profondes et vives impressions.

M. Gaspard Sellès, pour alléger ses charges, résolut, il y a un peu plus d'un mois, de placer Thérèse comme domestique et il la confia à M. Todeschini, ferblantier à Chéragas, village non éloigné d'Alger.

Huit jours après son entrée chez son premier patron, on remarqua des choses anormales. Les objets les plus disparates se promenaient dans les chambres. Un verre placé sur une table tombait à terre sans se briser, et revenait se poser sur la table.

Des fruits, pommes et oranges, quittaient tout seuls le compotier. Une lampe, prise d'humeur vagabonde, montait les escaliers, visitait les chambres et revenait à sa place primitive. Les couvertures, les oreillers, les draps d'un lit étaient éparpillés dans la chambre et quelques instants après allaient d'eux-mêmes se placer sur le lit.

A la cuisine, les casseroles dansaient une sarabande infernale. Cuillères, fourchettes, couteaux s'envolaient, puis se mettaient à leur place respective.

Le récit de deux témoins.

Un ami de M. Todeschini, M. Fournier, raconte, entre autres faits :

« J'étais dans la salle à manger. Je venais de voir une paire de bottines placées sur la machine à coudre. Je fis cette réflexion que ce n'était pas là leur place. Je me retourne et je vois une des bottines sur la table à manger. Je prends la bottine et la remets à côté de l'autre ; un instant après, elle part et se rend dans le magasin.

« Mais j'ai vu mieux que cela...

« Une carafe, au long col et au ventre rebondi, était placée dans une assiette, sur la table de la cuisine. Nous

voyons la carafe, à moitié pleine d'eau, descendre de la table, monter quatre marches de l'escalier, en redescendre trois et s'arrêter. J'ai moi-même remis la carafe sur la table. »

Mais ces phénomènes n'étaient pas les seuls qui se produisent. La jeune Thérèse a des visions. M. Todeschini déclare à son tour :

« Ces jours derniers, Thérèse aperçoit une femme habillée de noir, un mouchoir blanc passé sous le menton et noué au sommet de la tête.

« Thérèse sort de la salle à manger, se rend dans la cour chercher des sarments pour allumer le feu et la vision la poursuit ; la dame en noir lui saisit les poignets et lui dit : « Secourez mon mari, embrassez mes enfants. »

« Elle rentre en pleurant, nous montre ses poignets et nous raconte ce qu'elle prétend avoir vu.

« — Vous connaîtriez cette dame si on vous la montrait, lui dis-je ?

« — Oh ! parfaitement.

« Je prends sur le buffet de la salle à manger mon album de photographies ; je l'ouvre au hasard et Thérèse s'écrie : « Voilà la femme qui me poursuit ! »

« C'était le portrait de ma femme que j'ai perdue voici neuf ans. Je lui demande si elle avait feuilleté déjà cet album.

« — Jamais, monsieur, répond-elle.

« Je remets l'album en place et me dirige vers la porte : l'album part, traverse la salle à manger et vient tomber à mes pieds. »

Le bruit de ces phénomènes se propage dans Chéragas. Chaque jour plus de trois cents personnes envahissent le magasin et le logement de M. Todeschini. Celui-ci fait mander le docteur Claude. Ce médecin constate chez Thérèse une grande fatigue physique et morale, ordonne une potion calmante et conseille au ferblantier de ramener l'enfant à ses parents. M. Todeschini suit ce conseil.



La Danse continue.

A peine Thérèse est-elle dans sa famille, à Bab-el-Oued, que les mêmes phénomènes recommencent.

Une bouteille de médicaments placée sur le buffet de la salle à manger est précipitée à une distance de plusieurs mètres. Dans la cuisine, un filtre à café quitte l'étagère et va rouler à terre, un porte-allumette suit le même chemin.

Les visions de Thérèse s'accentuent : elle voit Dieu assis sur son trône et les anges adorant la sainte Vierge. Elle entend les anges chantant les louanges de Dieu. Elle-même psalmodie quelques bribes d'hymnes.

Tels sont les faits bizarres qui passionnent en ce moment Alger et ses environs.

Ces jours derniers, M. Gustave Lebon offrait un prix de 500 francs à tout médium qui, devant une commission, déplacerait un objet à distance. Le prince Bonaparte ajoutait à cette somme 1.000 francs, que venait accroître encore un autre don de 500 francs offert par M. le docteur Danien.

M. Gustave Lebon déclarait d'ailleurs très nettement : « Je doute que cette expérience se réalise. » Les populations de Chéragas et de Bab-el-Oued ne partagent pas du tout cet avis.

Thérèse Sellès va-t-elle gagner les 2.000 francs ?

*
* *

Nous sommes heureux d'annoncer que le Frère Esquieux, notre délégué général de Brest, vient de recevoir les palmes académiques à l'occasion du Congrès spiritualiste.

Bibliothèque du Magnétisme et des Sciences occultes

BIBLIOTHÈQUE ROULANTE. PRÊT EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER, 23, rue Saint-Mérri, Paris.

Les ouvrages anciens ne se trouvent que dans les grandes bibliothèques, et les nouveaux sont trop nom-

breux pour que tous ceux qui s'intéressent au progrès magnético-spiritualiste puissent se les procurer. Sauf quelques rares exceptions, les bibliothèques publiques ne consentent pas le prêt à domicile; elles ne contiennent guère que de l'histoire; elles n'ont pas d'ouvrages anciens et les nouveaux ne sont classés que longtemps après leur publication.

Pour combler cette lacune, M. Durville eut l'idée, qui reçut un commencement d'exécution en 1880, de fonder, sous le nom de *Bibliothèque du Magnétisme*, à l'instar de la *Circulating Library* de Londres pour la littérature, une bibliothèque roulante concernant plus spécialement les ouvrages de Magnétisme et d'Occultisme.

Cette *Bibliothèque* se compose aujourd'hui :

1° D'environ 8.000 volumes sur le Magnétisme, l'Hypnotisme, le Massage, l'Occultisme, la Théosophie, le Spiritisme, et les diverses branches du savoir humain qui s'y rattachent;

2° De la Collection de presque tous les Journaux et Revues qui ont paru sur ces questions, et surtout ceux de langue française, allemande et anglaise;

3° D'environ 700.000 Gravures, Portraits, Autographes, Médailles, Articles de journaux, Notes et documents sur les hommes et les choses, ou objets divers se rattachant à ces questions.

Tous ces documents, classés méthodiquement, constituent un véritable *Musée du Magnétisme et des Sciences occultes*.

Ces Livres, Journaux et Revues sont mis complètement à la disposition du public, qui peut, moyennant nantissement et un faible droit de location, les emporter à domicile.

La partie qui compose la *Bibliothèque roulante* est exclusivement composée de Livres et Périodiques de langue française seulement, qui sont presque tous reliés.

Les livres sont classés méthodiquement, par ordre alphabétique, en 7 classes : 1° *Magnétisme*, *Hypnotisme*, *Massage*; 2° *Divination*, *Magie*, *Occultisme*, *Théosophie*; 3° *Spiritisme*, *Télépathie*; 4° *Philosophie* (*Religion*, *Psychologie*, *Morale*); 5° *Sciences naturelles*, *Médecine*, *Hy-*

giène; 6° Littérature (Théâtre, Romans, Histoire, Voyages); 7° *Périodiques (Annuaire, Almanachs, Journaux* et *Revues*).

Les œuvres rares d'Agrippa, de Court de Gébelin, les grimoires en édition originale; puis les écrits plus récents de Christian, de Guaita, de Saint-Yves d'Alveydres, d'Eliphas Lévi, de Papus, de Louis Lucas, etc., etc., y sont au complet.

Fonctionnement.

Tous les ouvrages catalogués sont expédiés franco, contre un nantissement représentant la valeur des ouvrages prêtés. Au reçu de ce nantissement et du montant de l'abonnement, un premier envoi est fait par la voie la plus économique. Les ouvrages étant lus, le lecteur les renvoie et en demande d'autres qui sont expédiés de suite. A la fin de l'abonnement, le nantissement, déduction faite des frais de transport, est renvoyé au lecteur. Si celui-ci tient à garder un ouvrage, il lui est compté au prix indiqué sur l'ex-libris, en tête de l'ouvrage. — Les ouvrages sont mis gracieusement à la disposition des membres de la *Société magnétique de France*.

Abonnement. — Un an, 25 francs ; 6 mois, 13 francs ; 3 mois, 7 francs; 1 mois, 2 fr. 50; sans abonnement par jour, 10 centimes.

Le catalogue de la Bibliothèque est envoyé contre 20 centimes.

∴

LIBRAIRIE DU MAGNÉTISME, 23, rue Saint-Merri, Paris-IV.

La Librairie du Magnétisme, qui est la plus puissamment organisée des librairies spéciales, édite tous les bons ouvrages traitant du Magnétisme, de l'Hypnotisme, des Sciences occultes et de la Médecine usuelle.

Elle publie un catalogue complet revisé tous les trois mois, et procure les ouvrages parus sur la question même en dehors de son fonds, aux prix d'édition et les envoie franco de port. Elle possède les jeux de tarot, de nombreux ouvrages rares, et les cède à meilleur compte. Elle donne en prime le *Journal du Magnétisme*, organe

trimestriel, le plus important de toutes les Revues spiritualistes, qui rend compte de toutes les nouveautés en bibliographie.

Tous ses envois sont faits franco, contre timbre français, mandat-poste, chèque ou lettre de change, à l'ordre de M. H. Durville, 23, rue Saint-Merri, Paris, IVe arrondissement, soit par la poste, soit en colis postal. — En ajoutant 10 centimes pour la France, 25 centimes pour l'étranger, tous les envois sont *assurés* ou *recommandés*.

Le catalogue complet de la *Librairie du Magnétisme*, accompagné d'un numéro spécimen du *Journal du Magnétisme* et de la Revue graphologique, est envoyé gracieusement sur demande.

*
* *

Aux lecteurs de « l'Initiation ».

Nous rappelons à nos lecteurs que la direction du *Journal du Magnétisme* offre à tous les abonnés de l'*Initiation*, à titre de *prime entièrement gratuite*, son service régulier.

Adresser une simple demande, 23, rue Saint-Merri, Paris, à l'administration de l'*Initiation* et du *Journal du Magnétisme* (Librairie du Magnétisme).

*
* *

Sous presse :

La *Force psychique et les Instruments qui servent à la mesurer*, par le docteur Bonnaymé. Deuxième édition, revue et considérablement augmentée, avec de nombreuses gravures : Magnétomètre de l'abbé Fortin, Biomètre de Baraduc, Stéthomètre de Joire, les Appareils de Crookes, etc., etc. A la *Librairie du Magnétisme*.

*
* *

L'étude de Mme Gédalge sur *la Flûte enchantée* de Mozart, que nous avons publiée dans notre précédent numéro, sert d'introduction à la première traduction française intégrale faite sur le texte authentique de *la Flûte enchantée*, par Georges Groffe. Un volume in-8, 2 fr. 50 ; en dépôt à la Librairie Initiatique, 23, rue Saint-Merri, Paris.



BIBLIOGRAPHIE

Souvenirs d'un spirite, Vieilles notes, Roman de deux âmes, L'abbé Bornave, Jérusalem, par LÉOPOLD DAUVIL. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques.

***

JULES DE MARTHOLD. — **La Bonne Lorraine**, Chronique nationale, Paris, 1908. 1 vol. in-18. H. Daragon, éditeur, 30, rue Duperré. Prix : 2 francs.

Jeanne d'Arc ! *La bonne Lorraine* résume en sa gloire douloureuse toute l'âme de notre patrie.

On rapporte qu'un jour où le mot d'ordre était *France*, l'Empereur l'ayant demandé à un factionnaire, celui-ci, qui était Lorrain, troublé, répondit *Jeanne d'Arc*.

— Je te pardonne l'erreur, fit Napoléon, France et Jeanne, c'est même chose.

Jeanne d'Arc est de ces créatures élues qui demeurent, à travers les successives postérités, toujours vivantes dans les cœurs dont elles sont les voix, la chair et le sang, tout le terroir, toute la race.

Comme Jésus, Jeanne n'est-elle pas morte pour le peuple afin que toute la nation ne périsse pas ?

Jeanne d'Arc ! nom sacré rapprochant tous les esprits, nom conciliateur devant lequel s'évanouissent les passagers tumultes des opinions et des haines, foi dissipant les schismes. Figure entre toutes populaire, cette fille des champs dont, comme l'a si justement dit Michelet, l'originalité fut le bon sens. Aussi est-elle le fond de la conscience française.

Si notre poésie n'a pas su créer un type imaginaire incarnant le génie de Gaule, la réalité a fait ce miracle, et la chaste et vaillante guerrière sans cesse tressaille aux entrailles de tous.

C'est donc pour tous que M. Jules de Marthold a, non pas raconté, mais fait vivre l'épopée en une suite de scènes montrant toute la chevauchée, de Domrémy à Rouen, d'une poésie simple et naïve, ailée, mais positive, redisant le simple et naïf héroïsme de la pauvre bergère



et sachant nous émouvoir aux stations de son calvaire.

Les 52 tableaux de *La Bonne Lorraine*, reflet exact et pittoresque d'une époque, sont, pour ainsi parler, une fresque en miniature.

La première partie, *La Vocation*, étudie avec une grâce souriante l'enfant et la jeune fille; la deuxième, *L'Œuvre*, chante le retentissement des triomphantes batailles ; la troisième, *La Voie douloureuse*, dénonce les traîtres et pleure avec la victime.

Signalons tout particulièrement le *Prologue au Ciel*, l'*Ave Maria*, *Le Rouet*, le *Secret du sang*, une stridente et curieuse *Chanson anglaise*, *Monseigneur de Beauvais*, le superbe *Pantoum* devant Paris, *Adieu Patrie*, etc.

En un symbolisme charmant, le poète résume ainsi sa délicate pensée :

La double croix d'Anjou, vierge à l'âme sereine,
Qui mit fin à des maux, jusqu'alors inconnus,
Deviendra grâce à toi, double Croix de Lorraine,
Faite du noir gibet où l'on cloua Jésus
Et du poteau maudit où te cloua la haine.

Au reste, l'éloge de M. Jules de Marthold n'est plus à faire ; sa plume distinguée a su remporter des victoires sur tous les champs de la pensée, soit dans le livre, soit au théâtre, où il sait l'art de toucher les foules.

REVUE DES REVUES

Le Journal du Magnétisme, qui dans son format nouveau forme un véritable petit volume de près de 150 pages, et dont la collection deviendra certainement rare un jour, est de plus en plus à recommander à tous les Spiritualistes. Son 34e volume renferme entre autres substantielles études un Conseil pratique entier pour combattre l'insomnie. Un cas de guérison de propulsion locomotrice par les aimants, le compte rendu des expériences de M. Durville sur le Double qui ont eu l'hon-



neur d'être reproduits dans un grand nombre de journaux spiritualistes, car elles sont véritablement scientifiques et bien observées. A la fin de chaque numéro on trouvera un Catalogue très complet des Ouvrages d'Occultisme.

Les Annales des Sciences psychiques, très magnifiquement illustrées, contiennent plusieurs articles à signaler : compte rendu de l'inauguration d'un monument à Myers, avec discours de Sir Olivier Lodge, et reproduction du *Times*, Etude sur le mot Hallucination. Il y a là un grand nombre de définitions de ce mot qui toutes reviennent à dire que le miroir interne d'un percipient a reflété quelque chose qui *n'existait pas* ! A mon sens, il n'y a pas d'hallucination fausse et d'hallucination vraie. Je nie que la conscience puisse enregistrer une sensation qui n'ait pas une cause OBJECTIVE, *dans un plan* QUELCONQUE de la matière, bien entendu. L'Hallucination, comprise comme « sensation perçue lorsque nul objet extérieur propre à exciter cette sensation n'est à portée des sens » (définition type d'Esquirol) ne PEUT pas exister.

L'auteur semble admettre que dans certains cas l'hallucination peut jouer un rôle, par exemple, lorsque dans un cas de télépathie, deux percipients reçoivent des impressions véridiques mais qui diffèrent entre elles. Là non plus, il n'y a qu'une différence dans les facultés d'intuition des deux sujets, on ne peut pas dire que celui qui a le moins bien perçu l'idée transmise par l'agent, ait été halluciné. Ce mot est à supprimer entièrement, il est anti-scientifique. C'est du reste la conclusion de l'auteur de l'article.

Un grand nombre de faits psychiques pour ainsi *dire tirés sur le volet* terminent la revue.

Dans l'*Écho du Merveilleux* dont j'ai plusieurs numéros sous les yeux, on trouvera de nombreux articles propres à intéresser le grand public, ou ceux qui sont à la recherche de faits : de J. Malet lire une curieuse légende sur Virgile le Magicien, le merveilleux, au Salon ; de M. G. Méry, Théories sur les matérialisations qui se rapprochent beaucoup de la tradition ; de Mme Maurecy, un article sur Eusapia, où l'on pourra admirer une

merveilleuse étude faite par Mme Fraya sur une photographie de la main d'Eusapia. J'ai pu étudier deux fois la célèbre médium d'assez près et c'est absolument ainsi que je l'avais jugée. Je remarque aussi dans le numéro du 1er mai une lettre de Huysmans à l'abbé Boulan, qui remettra en mémoire d'un certain nombre d'occultistes les tromperies dont avait été victime le célèbre écrivain au moment d'écrire son *Là-bas*. Il avait eu le tort de croire sur parole celui qui l'avait renseigné. Je ne sais s'il a jamais été détrompé depuis.

Les Petites Annales sont une nouvelle revue spiritualiste, qui se publie à Avignon et qui se consacre au magnétisme et aussi à tout ce qui intéresse l'occulte. Nous la recommandons spécialement à nos lecteurs.

Le Spiritualiste moderne est toujours recommandé et tient bien sa place de lien entre les spirites instruits et les représentants de la tradition. Par lui, bien des spirites ont augmenté déjà leurs connaissances en devenant occultistes, sans cesser d'être spirites, quoi qu'on en dise. A lire de Séro, le « Rôle de la connaissance », un article dans lequel il indique, avec juste raison, que l'humanité est loin « d'être parvenue à l'ère d'union et d'harmonie voulue par le Christ, » et que la principale cause de cela est l'ignorance de l'homme sur sa véritable nature. C'est en effet la première ignorance à faire disparaître. Dès que l'homme *sait* que sa vie ne finit pas sur cette terre et qu'il a en lui d'autres corps grâce auxquels il continue de vivre et d'évoluer, il est sûr que tout change pour lui. Ajoutons, ce que Spero ne dit pas, mais qu'il pense probablement, c'est que il y aura toujours sur terre une très petite minorité d'hommes à comprendre cela, mais tous les êtres passeront à leur tour dans cette minorité.

La Paix Universelle publie plusieurs études, dont quelques-unes sont à tendances nettement théosophiques. Ces théories sont brillantes, ingénieuses, mais elles ne satisfont que le cerveau, le cœur ni sent pas là la vraie lumière.

Le Progrès Spirite reproduit des articles du *Matin*. L'immortelle gloire de A. Laurent de Faget, consacré à V. Hugo, et une étude intitulée « Dieu », d'un pur spiritualisme.



La Revue Spirite, mois d'avril. M. Grimard continue sa longue étude sur les Bibles. Il traite cette fois du bouddhisme. — Senex, dans la causerie sur l'évolution religieuse, aborde l'influence des invisibles dans l'histoire, de ces êtres qui agissent soit en s'incarnant sur terre, soit en inspirant des hommes évolués. Tous les grands guides de l'humanité affirment qu'ils communiquent avec l'invisible; tous ils ont eu des visions, ont entendu des voix. M. Senex aborde ensuite le récit de la venue sur terre du Christ, venant apporter aux hommes la fraternité et l'amour.

On trouvera encore dans le numéro une étude sur le spiritisme chrétien, une autre sur la médiumnité de M. Craddock, où il y a d'intéressants détails sur les matérialisations.

Dans le *Bulletin Spirite de Liège*, lire la réfutation de quelques objections et calomnies contre le Spiritisme.

La Revue du Spiritisme, de Delanne, contient la suite des recherches sur l'identité des esprits, de nouvelles expériences d'Eusapia Paladino, un compte rendu de M. Chevreuil sur un livre intitulé *les Puissances invisibles*, une étude d'Isidore Leblond, sur le Corps astral.

Revues étrangères : *Le Light*, *le Neue Metaphysische Rundschau*, une revue en langue russe, etc.

G. Phaneg.



Le Gérant : Encausse.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N. D.-de-Lorette.



A 50 centimes

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme* sous l'empire de la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine.

JOANNY BRICAUD. — *Dutoit-Membrini* (un disciple de Saint-Martin), d'après des documents inédits.

PELLETIER. — *L'Hypnotiseur pratique.*

SAINT-YVES D'ALVEYDRE. — Notes sur la tradition cabalistique.

Docteur TRIPIER. — *Médecine et Médecins.* Un coin de la crise ouvrière au dix-neuvième siècle.

ZHORA. — *Etudes tentatives*, ou Essai sur les Mystères de l'âme humaine et de la Prière, avec Lettre-Préface de *Papus*.

A 30 centimes

ALBERT (*d'Angers*). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

CHESNAIS. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

DEBOISSOUZE. — *Guérison immédiate de la peste*, de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2ᵉ Edition.

H. DURVILLE. — *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux*, avec 13 Figures.
— *Le Magnétisme des animaux.* Zoothérapie. Polarité.

LUCIE GRANGE. — *Manuel de Spiritisme.*

GRAPHOLOGIE *pour Tous.* — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les Qualités ou les Défauts des autres par l'examen de leur Ecriture, etc., avec figures.

LEBEL. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

MOUROUX. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme.* Mon Procès.

VAN OBBERGEN. — *Petit catéchisme de Réforme alimentaire.*

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le *Syndicat de la Presse spiritualiste de France.*

A 20 centimes

Dʳ H. BOENS. — *Art de vivre.* Petit Traité d'Hygiène.

DANIAUD. — I. L'*Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine*, par un LETTRÉ CHINOIS. — III. *Extrait de la Correspondance* (Congrès du libre exercice de la médecine). — IV. *Articles de journaux* sur le même sujet.

H. DURVILLE. — *Rapport au Congrès* sur les travaux de la Ligue. Appréciation de la presse, arguments en faveur du Libre exercice de la médecine.

ELYUSS. — *Tout le monde magnétiseur et hypnotiseur*, ou l'art de produire le magnétisme, l'hypnotisme et le somnambulisme sans étude ni travail.

F. DE CHAMPVILLE. — *La Science psychique*, d'après l'œuvre de M. *Simonin*, avec 1 Fig.

FANAU. — *Cours abrégé de Spiritisme.*

JOUNET. — *Principes généraux de Science psychique.*
— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

PAPUS. — *L'Occultisme.*
— *Le Spiritisme.*

ROUXEL. — *La Liberté de la médecine*, Pratique médicale chez les Anciens.

TRAITE SUR L'OBSESSION.

BIBLIOTHEQUE DU MAGNÉTISME et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. *Catalogue des ouvrages de langue française.*

SECRETS *de la Cuisine américaine.*

A 15 centimes

LÉON DENIS. — *Pourquoi la vie ?*

DUNCAN. — *La Chimie des Aliments.*

VAN OBBERGEN. — *Notes sur le Nettoyage.*

LE FRUIT *comme moyen de Tempérance.*

PORTRAITS

Photographies et Phototypies à 1 franc

CAHAGNET, COLAVIDA, C. FLAMMARION, LUCIE GRANGE, VAN HELMONT, *le Zouave* JACOB, LAFONTAINE, LUYS, PAPUS, DE PUYSÉGUR, RICARD, ROSTAN, SALVERTE.

Le Professeur H. DURVILLE dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'ALLAN KARDEC. — *Divers Portraits rares.*

En Photogravure à 50 centimes

Agrippa, Allan Kardec, Apollonius de Thyane, Bertrand, Braid, Bué, Cagliostro, Cahagnet, René Caillié, Charcot, Charpignon, W. Crookes, Delanne, Deleuze, Léon Denis, Durand (de Gros), Durville *en 1901*, Durville *en 1872, 1887, 1901, 1903*. Eliphas Lévi, G. Fabius, de Champville, Greatrakes, St. de Guaita, Van Helmont, Kircher, *l'abbé* Julio, Lafontaine, Lavater, Liébeault, Luys, Mesmer, Mouroux, Dr Moutin, Prentice Mulford, Papus, Paracelse, Petetin, du Potet le marquis de Puységur, Ricard, De Rochas, Roger Bacon, Saint-Yves d'Alveydre, Surville, Swedenborg, Teste.

Nota. — A la condition d'être demandés directement à la *Librairie initiatique*, 23, rue Saint-Merri, tous les *Ouvrages de propagande*, ainsi que les Portraits et Photogravures sont vendus avec les réductions suivantes :

Par 500	exemplaires,	assortis ou	non,	50 0/0	de remise:
100	—	—	—	40 0/0	—
50	—	—	—	33 0/0	—
25	—	—	—	25 0/0	—
10	—	—	—	10 0/0	—

H. Durville. — *Physique magnétique*, avec Portrait, Signature autographe de l'Auteur, Têtes de chapitres, Vignettes spéciales et 56 Figures dans le texte. 2 Volumes reliés. . . . . 6 fr

— *Théories et Procédés*, avec 8 Portraits, Têtes de chapitres, Vignettes et 55 Figures. 2 Volumes reliés. . . . . 6 fr.

— *Magnétisme personnel*. Education de la Pensée, Développement de la Volonté. Pour être Heureux, Fort, Bien Portant et Réussir en Tout, 2me édition, avec Têtes de chapitres, Vignettes, Portraits et 32 Figures explicatives. . . . . 10 fr.

Traduction espagnole par *Ed. Garcia*. . . . . 10 fr.

Traduction portugaise par *Rodrigues* . . . . 10 fr.

École pratique de Massage et de Magnétisme, fondée en 1893, autorisée en 1895. Directeurs : H. Durville et les docteurs Encausse (Papus), Moutin et Ridet, *23, rue Saint-Merri, Paris, IVe*.

L'Ecole forme des masseurs et des magnétiseurs expérimentés dignes en tous points de la confiance des malades et des médecins et met la pratique du Massage et du Magnétisme à la portée des gens du monde. *Les cours ont lieu du 25 octobre au 1er juillet de chaque année.*

Pour favoriser son développement, l'Ecole est devenue un Etablissement de la *Société magnétique de France*, fondée par M. H. Durville, en 1887. (Demander les statuts qui sont envoyés contre *0 fr. 60.*)

Bibliothèque du Magnétisme et des Sciences occultes, 23, *rue Saint-Merri, Paris, IVe. Bibliothèque roulante, prêt à domicile*.

Cette *Bibliothèque* se compose d'environ 7.000 volumes sur le Magnétisme et l'Hypnotisme, l'Occultisme, le Spiritisme et les diverses branches du savoir humain qui s'y rattachent. *Demander le catalogue qui est envoyé contre 0 fr. 20*

Le **Journal du Magnétisme, du Massage et de la Psychologie**, fondé par le baron du Potet en 1845, paraît tous les trois mois en un fascicule de 64 pages grand in-8°, imprimé sur deux colonnes, sous la direction de H. Durville, *23, rue Saint-Merri. Ab. 4 francs par an pour toute l'Union Postale.*

Le service est fait à titre de *Prime* à tous les abonnés de *l'Initiation* qui en font la demande, à la condition de s'abonner directement à la *Librairie initiatique*.

La Revue graphologique paraît tous les mois sous la direction de A. de Rochetal.

Ab. : France, 6 francs par an ; étranger, 8 francs ; le numéro, 0 fr. 50, *23, rue Saint-Merri, Paris.*

Mme Berthe, *Somnambule lucide*, 23, *rue Saint-Merri, Paris*. Reçoit le jeudi et le dimanche de 10 heures à midi ; les autres jours, de 1 à 4 heures.

Les annonces sont reçues à l'administration de l'*Initiation*, 23, rue Saint-Merri, au prix de 1 franc la ligne.

Paris. — Imp. E. Arrault et Cie, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.